
FONDO PIZZOFALCONE



VIES

DES

PLUS CÉLÈBRES MARINS.

JEAN D'ESTRÉES,

ET

VICTOR D'ESTRÉES.





VIES
DE
JEAN D'ESTRÉES,

DUC ET PAIR, MARÉCHAL DE FRANCE, VICE-AMIRAL, ET VICE-ROI DE L'AMÉRIQUE;

ET

DE VICTOR-MARIE D'ESTRÉES,

SON FILS,

DUC ET PAIR, MARÉCHAL DE FRANCE, VICE-AMIRAL, ET VICE-ROI DE L'AMÉRIQUE.

AVIGNON,
JEAN-ALBERT JOLY, IMPRIM.-LIBR.
1817.

AVIS.

NOTRE intention, en donnant les vies des deux maréchaux d'Estrées, a été, comme nous l'avons déjà dit, d'élever l'ame de ceux qui entrent dans la marine, d'exciter leur courage, enfin de leur présenter des modèles à imiter.

Nous croyons qu'ils méritent d'être mis au nombre des héros de la marine, et nous avons fait toutes les recherches possibles pour faire connoître leurs actions.

Nés d'un sang illustre et fécond en héros, ils lui donnèrent tous deux un nouvel éclat. On peut même dire qu'ils ont fait honneur à la marine françoise : ils portèrent en même temps le bâton de maréchal ; ce qui est d'autant plus frappant, que l'his-

toire de France ne présente que les maisons de Montmorenci et d'Estrées où l'on ait vu un fils se signaler d'assez bonne heure pour arriver à cette éminente dignité, du vivant de son père qui en est décoré. La maison de Montmorenci acquit cette glorieuse satisfaction dans la guerre sur terre ; celle d'Estrées l'acquit dans la guerre sur mer.

VIE DE JEAN D'ESTRÉES.

L'ANCIENNE maison d'Estrées étoit originaire de Picardie. Elle a été féconde en grands hommes, et a produit des héros dans presque tous les âges : chaque père, avec ses biens, transmettoit à ses fils son courage et ses talens pour la guerre.

Jean d'Estrées naquit en 1624. Il étoit le second fils de François-Annibal d'Estrées, maréchal de France, en faveur duquel Louis XIV érigea la terre de Cœuvres en duché-pairie. François-Annibal d'Estrées, espérant que son fils marcheroit sur les traces de ses ancêtres, le fit entrer, dès

déploya les plus grands talens pour la guerre. Les maréchaux de Turenne et de la Ferté, qui commandoient conjointement les troupes françoises, investirent Valenciennes le 15 juin. M. le maréchal de Turenne prit son parti du côté du Quesnoi, et M. de la Ferté établit le sien du côté de Saint-Amant. Le comte de Bernouville, qui portoit alors le nom de comte d'Henin, étoit gouverneur de la place : il n'y avoit que quinze cents hommes de guerre ; mais ils étoient soutenus par dix mille habitans qui avoient pris les armes. On travailla jusqu'au 26 aux lignes de circonvallation : celles du quartier de M. de Turenne communiquoient à l'abbaye de Saint-Sauveur du côté de Condé, sur le bord de l'Escaut, et finissoient à la même rivière du côté de Bouchain. Ce général prit son quartier sur l'avenue du Quesnoi, parce qu'il y avoit apparence que les ennemis, qui venoient au secours de la place, attaqueroient de ce côté. On fit un pont de bateaux sur l'Escaut, pour la communication des deux armées.

La ligne du côté du maréchal de la Ferté commençoit depuis l'Escaut, faisoit un front vers la ferme d'Uterbise, et finissoit au bas de l'Escaut. Au côté de cette ligne il y avoit quatre redans. On eut l'imprudence de ne pas enceindre une hauteur qui se trouvoit aux environs; et le prince de Condé, qui commandoit les ennemis, se hâta de s'en emparer. Les deux maréchaux ouvrirent la tranchée par chacun un côté, dès le 16 juin. Au commencement de juillet, ils firent attaquer plusieurs fois le chemin couvert; mais ils furent toujours repoussés avec perte.

La nuit du 16 au 17 juillet, l'armée ennemie, qui étoit commandée par le prince de Condé, comme on vient de le voir, se mit en marche pour attaquer les lignes du côté du maréchal de la Ferté, et les força, après une résistance opiniâtre. Le maréchal y fut fait prisonnier avec plusieurs autres officiers généraux. Le comte d'Estrées soutint fort long-temps les efforts des Espagnols; ce qui facilita aux François les moyen de se retirer dans Condé. Etant enfin

enfin accablé par le nombre, il fut aussi fait prisonnier.

La paix fut conclue en 1659, entre la France et l'Espagne, et le comte d'Estrées se trouva forcé de rester dans cette tranquillité qui déplaît à tous les braves officiers ; mais s'il étoit privé de l'avantage de s'instruire sous le grand Turenne, dans l'art de la guerre, il se dédommageoit par l'étude des mathématiques et par la lecture des plus célèbres auteurs qui ont écrit sur la tactique. Il avoit un génie trop étendu pour se borner à un seul genre d'étude : il s'appliqua à la science nautique ; parcourut les ports de France, d'Angleterre, et de Hollande. Il conversoit avec les pilotes, les officiers, les matelots, et apprit tout ce qui est nécessaire pour former un homme de mer.

Le roi le fit duc et pair en 1663, et, la guerre s'étant rallumée entre la France et l'Espagne, vers l'an 1666, pour des raisons que nous avons détaillées, le duc d'Estrées servit la première campagne, où le roi commandoit en personne. Sa majesté, ins-

truite que les Anglois avoient fait une invasion dans ses possessions de l'Amérique et y avoient causé beaucoup de dégât, résolut d'envoyer une escadre, et en confia le commandement au duc d'Estrées. Le duc attaqua les Anglois, les battit et les força d'évacuer tout le pays qu'ils avoient envahi.

Louis XIV et Charles II, roi d'Angleterre, ayant des sujets de mécontentement contre les Hollandois, formèrent le projet de leur déclarer la guerre, et de les attaquer par mer et par terre. Ces deux monarques la leur déclarèrent au mois d'avril 1672. Louis XIV envoya contre eux une armée de terre qui leur prit plusieurs places et mit en mer une flotte considérable; fit le duc d'Estrées vice-amiral, et lui en donna le commandement. Le roi d'Angleterre fit aussi armer un très-grand nombre de vaisseaux, en forma une flotte formidable et en confia le commandement au duc d'Yorck, son frère unique, qui fut depuis roi d'Angleterre sous le nom de Jacques.

Les flottes des deux rois se joignirent aux environs de l'île de Wich, et allèrent au-devant de celle des Hollandois que commandoit Ruiter qui les cherchoit. Elles le rencontrèrent près de Soulsbaie, port de mer situé entre Harwich et Yarmouth. La flotte des François et des Anglois étoit de cent trente voiles et divisée en trois escadres. Le duc d'Yorck étoit au centre avec l'escadre rouge ; l'escadre blanche, qui formoit l'aile droite, étoit commandée par le duc d'Estrées, et l'escadre bleue, qui formoit l'aile gauche, étoit sous les ordres de l'amiral Edouard Montaigu, comte de Sandwick. La flotte hollandoise étoit d'environ 81 vaisseaux : Ruiter l'avoit aussi divisée en trois escadres. Le combat commença le 7 juin, à huit heures du matin, et dura jusqu'à la nuit, avec une fureur égale de part et d'autre. Le duc d'Estrées eut affaire au lieutenant-amiral Bankert et fit des prodiges de valeur. Les Anglois perdirent beaucoup de monde et de vaisseaux dans ce terrible combat : la perte des François fut moins considérable,

quoiqu'ils eussent combattu avec le même courage et la même activité.

Les flottes combinées et celle des Hollandois restèrent quelque temps en présence, sans se livrer combat, et se retirèrent dans leurs ports. Le duc d'Estrées alla à la cour pour y rendre compte de sa conduite dans la bataille de Soulsbaie. Il reçut les éloges qu'il méritoit, et le roi le chargea du soin de faire réparer ses vaisseaux et de tenir la flotte prête à mettre à la voile au printemps prochain.

Le 25 mai 1673, le duc partit avec trente vaisseaux de guerre, vingt frégates, treize brûlots et quelques galiotes. Il se rendit dans la Manche, où il joignit la flotte angloise, qui étoit commandée par le prince Robert, palatin. Le roi d'Angleterre ne voulut pas que son frère, qui étoit héritier de la couronne, s'exposât aux hasards d'une seconde bataille. La flotte du prince Robert étoit composée de quarante vaisseaux de guerre, de plusieurs frégates et brûlots. Ces deux flottes se rangèrent en bataille. Le duc d'Estrées commandoit

l'avant-garde, le prince Robert étoit au corps de bataille, et l'amiral Sprach prit le commandement de l'arrière-garde. Cette armée, ainsi disposée, partit le 30 mai pour aller chercher la flotte hollandoise. Le 7 de juin, le duc d'Estrées, qui, comme on vient de le dire, commandoit l'avant-garde, aperçut les Hollandois qui étoient à l'ancre devant Schoovelt. Le prince Robert rangea aussitôt son armée en forme de croissant. Le duc d'Estrées étoit à la droite avec l'avant-garde; l'amiral Sprach à la gauche avec l'arrière-garde; le prince Robert se mit au centre. Il montoit le *Royal-Charles* de cent pièces de canon.

L'armée hollandoise étoit composée de cinquante-deux vaisseaux de guerre, de douze frégates, de quatorze yachts et de vingt-cinq brûlots. Ruiter, qui la commandoit, régla son ordre de bataille sur celui du prince Robert, se mit au centre du croissant, opposa le vice-amiral Tromp au duc d'Estrées, et le vice-amiral Bankert à l'amiral Sprach. Le duc d'Estrées commença le combat: il s'élança sur Tromp,

avec une impétuosité si furieuse, qui l'auroit séparé du reste de la flotte ennemie, si Ruiter ne fût venu à son secours. Le prince Robert alla promptement au secours du duc d'Estrées ; alors les deux amiraux se livrèrent combat, et toute la flotte suivit leur exemple. Le duc d'Estrées, voyant Ruiter aux prises avec le prince Robert, tourna encore tous ses efforts contre Tromp, et prit sur lui le même avantage qu'il avoit eu auparavant. Ruiter, à qui rien n'échappoit, quitta le prince Robert, retourna au secours de Tromp et le débarrassa une seconde fois. Le combat dura jusqu'à la nuit, avec un courage égal de part et d'autre. Le duc d'Estrées s'acquit beaucoup de gloire dans cette action : il triompha, comme on vient de le voir, deux fois de Tromp, qui passoit pour un très-bon officier de mer, et l'auroit sans doute forcé d'amener, si Ruiter ne fût venu à son secours. Persuadé que c'est dans les combats qu'un officier prend les meilleures instructions, il examinoit, avec une scrupuleuse attention, ce qui se passoit dans ceux où

il se trouvoit. Pendant la bataille de Schoovelt il eut presque toujours les yeux fixés sur Ruiter, et ne perdit, pour ainsi dire, pas un de ses mouvemens. En rendant compte de cette action à M. de Seignelai, alors ministre de la marine, il s'exprima ainsi : *Ruiter est un grand maître dans l'art de la marine : il m'a donné de belles leçons dans cette bataille. Je paierois volontiers, de ma vie, la gloire qu'il s'est acquise.*

Les flottes combinées se retirèrent dans leurs ports, pour faire réparer leurs vaisseaux et remirent en mer sitôt qu'elles furent en état. Elles rencontrèrent bientôt celle des Hollandois, et le combat recommença le 14 juin, sur les quatre heures après midi. Le duc d'Estrées, qui étoit secondé par le grand du Quesne, fit des prodiges de valeur ; mais, ne se voyant pas soutenu par l'escadre que commandoit l'amiral Sprach, il se battit en retraite et se plaignit au prince Robert de la conduite de l'amiral anglois : le combat ne dura que quatre heures, au bout desquelles les Anglois et les François se retirèrent du côté

de la Tamise, et Ruiter resta, avec sa flotte, sur les côtes de Hollande, pour empêcher que les ennemis n'y fissent une descente.

Lorsque les flottes combinées furent pourvues de ce qui leur étoit nécessaire, elles remirent en mer et allèrent chercher celle de Hollande. Le prince Robert lui présenta le combat; lui lâcha plusieurs coups de canon: mais Ruiter avois reçu ordre des états-généraux de ne pas combattre et de se contenter seulement de garder les côtes de Hollande. Le prince Robert, voyant qu'il ne pouvoit l'attirer en pleine mer, alla chercher un endroit où il pût faire une descente.

Les états-généraux reçurent alors avis que leur flotte des Indes étoit en route et près d'arriver. Craignant qu'elle ne fût enlevée par les ennemis, ils envoyèrent ordre à leur amiral de faire tous ses efforts pour empêcher que ce malheur n'arrivât. Ruiter leva aussitôt l'ancre, pour aller chercher les ennemis. Il apprit, en chemin, qu'ils avoient tenté une descente en

plusieurs endroits et s'étoient arrêtés au Texel. Le prince Robert marcha à sa rencontre, et le combat commença le 21 août 1673. Le duc d'Estrées attaqua le premier, et voulut, suivant sa coutume ordinaire, séparer plusieurs vaisseaux de la flotte ennemie. Il en vint à bout et se préparoit à brûler le vaisseau du lieutenant-amiral Bankert, lorsque toute la flotte ennemie vint sur lui: le feu terrible qu'elle lui fit essuyer le força de lâcher prise; mais, ayant été secouru par plusieurs vaisseaux françois et anglois, il retourna à la charge. Alors les deux armées se livrèrent un combat terrible: il dura jusqu'à la nuit avec une fureur égale de part et d'autre, et il périt un nombre considérable d'officiers, de soldats et de matelots. Les deux armées combinées se retirèrent dans leurs ports, et celle de Hollande resta encore sur ses côtes.

En 1676, les Hollandois formèrent le projet d'attaquer les François dans leurs colonies de l'Amérique. Ils croyoient qu'il leur seroit facile de s'en emparer, parce

que le grand nombre des ennemis que Louis XIV avoit en Europe, l'empêchoit de songer à la conservation de ces pays éloignés et auxquels sa majesté n'avoit jusqu'alors pas fait grande attention. Ils équipèrent 11 vaisseaux de guerre, y mirent des troupes de débarquement, conférent le commandement de cette escadre au vice-amiral Binkes, avec ordre d'attaquer l'île de Cayenne, et de s'en rendre maître. Binkes partit des côtes de Hollande au commencement du printemps; arriva à l'île de Cayenne vers la fin de mai, et s'en empara sans trouver beaucoup de résistance. M. de la Barre, qui en étoit gouverneur, y avoit laissé le chevalier de Lezi, son frère, pour commander à sa place pendant un voyage qu'il fut forcé de faire en France. Le chevalier de Lezi étoit jeune et sans expérience, il ne résista pas long-temps, livra le fort, et toute l'île se soumit aux Hollandois.

La nouvelle de la prise de Cayenne par les Hollandois, étant arrivé à la cour de France, Louis XIV fit équiper une esca-

dre de six vaisseaux de guerre et de trois frégates ; donna ordre au duc d'Estrées d'en prendre le commandement ; d'aller attaquer les Hollandois dans Cayenne, et de faire tous ses efforts pour les en chasser. Le duc arriva devant l'île le 17 décembre. Dès le lendemain, il fit attaquer le fort où le vice-amiral Binkes avoit une garnison hollandoise ; il fit donner l'assaut la nuit du 19 au 20, et l'emporta. Le chevalier de Lezi se mit à la tête des François et les excita par son exemple : ainsi son courage répara la faute que son défaut d'expérience avoit occasionnée, et les François reprirent l'île de Cayenne plus promptement encore que les Hollandois.

Lorsque le duc d'Estrées y eut rétabli l'ordre, il y laissa une garnison françoise, et alla, avec son escadre, à la Martinique, où il fit réparer ses vaisseaux et rafraîchir ses équipages. Il prit ensuite des vivres et des munitions de guerre en assez grande quantité, dans le dessein d'aller attaquer le vice-amiral Binkes qui s'étoit retiré dans l'île de Tabago. Elle est située vers l'on-

zième degré de latitude septentrionale au nord-est de la Trinité, dont elle est séparée par un canal assez large : elle a été fort long-temps ouverte. On lui donne trente lieues de circuit.

Le duc d'Estrées partit de la Martinique le 21 février 1677, et arriva le 15 dans une anse qui est à deux lieues du fort de cette île ; il mit quelques troupes à terre, pour aller la reconnoître ; il fit, en même temps, sonder la rade et s'approcha du port, pour boucher le passage aux vaisseaux ennemis qui étoient dedans. M. Heroüard de la Poiverie, major des vaisseaux, et le chevalier de Grand-Fontaine, ancien officier d'infanterie, qui commandoient les troupes destinées à l'attaque du fort, rapportèrent au duc que les fortifications, quoique de terre, étoient assez bonnes, qu'elles étoient défendues par plusieurs pièces de canon, et qu'il faudroit employer beaucoup de temps pour se rendre maître de cette place, si on l'attaquoit dans les formes. Le duc, en sondant la rade, avoit senti qu'elle étoit fort mauvaise et qu'il ne pourroit

pourroit y rester long-temps. Il résolut d'entrer dans le port avec son escadre et de faire, en même temps, attaquer le fort, espérant qu'il s'en empareroit facilement, pendant que les ennemis seroient occupés à défendre leurs vaisseaux. Il décida qu'on exécuteroit ce projet le 27 février, et donna ordre à M. Heroüard de ne commencer l'attaque du fort qu'une heure après que le combat de mer seroit engagé.

L'escadre des ennemis étoit composée de 10 vaisseaux de guerre, de trois petits bâtimens et d'un brûlot, et amarrée dans une espèce de cul-de-sac où les vaisseaux ne pouvoient aller qu'à un. Outre le canon qui étoit sur les forts, il y avoit encore des batteries à fleur d'eau qui défendoient l'entrée du port. M. de Gabaret y entra le premier et alla mouiller à la portée du pistolet des ennemis. Il y reçut une blessure assez dangereuse et continua de combattre sur son pont ; mais un boulet de canon l'emporta. M. de Montrotier et le comte de Blenac passèrent après lui dans le cul-de-sac. M de Blenac alla mouiller entre les

vaisseaux ennemis et leurs batteries. Le duc entra, en même temps, avec le reste de son escadre, et commença un des plus furieux combats qui eussent été donnés sur mer. Après un feu terrible de part et d'autre, les François mirent le feu à un vaisseau hollandois qui le communiqua à deux autres des ennemis; enfin, il prit à deux flûtes sur lesquels les Hollandois, persuadés qu'on ne pouvoit venir les attaquer jusques dans le port, avoient mis les femmes, les enfans et les nègres qui étoient dans le fort. Ces deux flûtes furent réduites en cendres avec tout ce qui étoit dessus. Les cris des femmes et des enfans qui étoient dans les flammes se joignant au bruit du canon et des vaisseaux qui sautoient en l'air, firent de ce port un lieu d'horreur et de carnage. Le duc d'Estrées s'étoit rendu maître du contre-amiral hollandois, après un combat opiniâtre, dans lequel il avoit perdu une partie de son monde et avoit été blessé à la jambe et à la tête. Le feu prit au vaisseau hollandois, qui le communiqua à celui du duc et l'embrasa.

Dans ce péril extrême, le duc ne sauva sa vie qu'à la faveur d'un canot que M. Bertier, garde de la marine, eut la hardiesse d'aller enlever à la nage sous l'éperon d'un vaisseau hollandois. A peine le duc fut-il entré dans ce canot, que les ennemis dirigèrent dessus tout le feu de leur artillerie ; le criblèrent et le coulèrent à fond. Il se trouva heureusement assez près de terre pour que les matelots eussent le temps d'aller au secours de leur général ; ils se jetèrent à la mer, le prirent et le portèrent sur le rivage avec les officiers qui s'étoient mis dans le même canot que lui. Il aperçut plusieurs Hollandois qui étoient à quelque distance de lui ; quoique ses habits fussent trempés, et qu'il n'eût point d'armes, il dit à ceux qui l'accompagnoient de le suivre, marcha aux Hollandois, les aborda avec un air menaçant et leur ordonna de se rendre. Ils étoient si effrayés du bruit terrible qu'on entendoit de toutes parts, qu'ils mirent les armes bas et lui demandèrent quartier. C'est dans les dangers pressans que les grands hom-

mes savent employer le courage et la fermeté. Si le duc d'Estrées ne se fût pas hâté de profiter de la consternation où il aperçut les Hollandois, il leur auroit donné le temps de revenir à eux, de faire usage de leurs armes et de le mettre en pièces avec tous les François qui étoient autour de lui.

Trois vaisseaux hollandois furent si maltraités, qu'ils se firent échouer : dans le même moment deux vaisseaux françois furent presque réduits en cendres. Enfin, ce combat fut un des plus sanglans qu'on puisse imaginer : il duroit encore, lorsque M. le duc d'Estrées apprit que le trop d'ardeur et de précipitation de M. Heroüard, dans l'attaque du fort, en avoit fait manquer le succès; que la plupart des officiers et des soldats y avoient péri ; que M. Heroüard y avoit été tué d'un coup de fusil ; que le chevalier de Grand-Fontaine avoit ramené les débris du détachement qui avoit formé cette attaque, et qu'il étoit dangereusement blessé. Le duc fit retirer ses troupes du port et se rembarqua. Dans cette expédition, les François perdirent quatre

vaisseaux de guerre, beaucoup de soldats et de matelots, et quelques officiers de marque, du nombre desquels furent M. de Gabaret, M. de la Borde, M. de Lesine, M. de Tinas, M. Heroüard, dont on a déjà parlé, le fils de M. de Sainte-Marthe, gouverneur de la Martinique, et douze autres officiers subalternes; le marquis de Villiers d'O y eut le bras gauche emporté; M. de Méricourt, capitaine du vaisseau de M. le duc d'Estrées, reçut une blessure au pied; et vingt autres officiers y furent blessés. Tous les vaisseaux hollandois furent brûlés ou coulés à fond: on n'en vit paroître aucun sur les côtes de l'Amérique pendant tout le reste de la guerre.

Le duc d'Estrées se retira à la Grenade, où il fit radouber ce qui lui restoit de vaisseaux et retourna en France au mois de juin 1677. Il se hâta d'aller rendre compte à la cour de ce qu'il avoit fait en Amérique. Le roi fit équiper une nouvelle escadre de huit vaisseaux de guerre et de huit frégates. Sa majesté en confia encore le commandement au duc d'Estrées, et lui ordonna

d'aller une seconde fois tenter la conquête de Tabago. Le duc partit de Brest le 1er octobre 1677, et arriva le 20 à l'île de Gorée, qui es près du Cap-Verd, et directement en face du Cap-Emmanuel. La situation de cette île est au dix-neuvième degré, trente minutes de longitude, et au quatorzième quarante-trois minutes de latitude. Les Hollandois lui ont donné ce nom, parce qu'elle a beaucoup de ressemblance avec une île de Zélande qui le porte. Elle n'est qu'à une lieue du continent, et sa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue. Une langue de terre basse et une petite montagne très-escarpée forment cette île. Du côté du sud elle domine sur la mer, et l'on découvre tous les vaisseaux qui viennent de l'Europe pour aller à la côte de Guinée. Du côté du nord, on voit le Cap-Verd, et tous les autres caps des terres voisines. Quoiqu'elle soit près de la Zone Torride, on y respire, presque toute l'année, un air frais et tempéré ; ce qui vient de l'égalité des jours et des nuits, aussi-bien que des vents de terre et de mer

qui y soufflent continuellement ; autrefois son terrain étoit sec et stérile : il n'y avoit point d'eau douce ; mais en 1649, on y découvrit plusieurs sources de très-bonne eau et très-abondantes. On y sema des légumes qui y réussirent très-bien ; et on y planta des arbres fruitiers qui rapportent des fruits excellens : enfin, quoique l'île de Gorée soit fort petite, on en a fait un séjour très-agréable. Les habitans y sont cependant tourmentés par une sorte d'insecte appelé *Vavague*. C'est une espèce de fourmi blanche à-peu-près de la grosseur de celle d'Europe. Les fourmis de Gorée, au lieu d'élever des pyramides comme les autres, restent enfoncées dans la terre et ne se déclarent que par de petites galeries cylindriques, de la grosseur d'une plume d'oie qu'elles élevent sur tous les corps qu'elles attaquent. Ces galeries sont toutes de terre, et cimentées avec beaucoup d'art. Les vavagues s'en servent comme de chemin couvert, pour travailler sans être vues. Elles rongent et consomment, en très-peu de temps, toutes les matières auxquelles elles

s'attachent. Si elles attaquent un lit, il est presque impossible de les en chasser : en vain on emploie l'eau salée, le vinaigre, des amers, même la poudre à canon. Si l'on détruit leurs galeries le soir, avant la moitié de la nuit elles les ont rétablies jusqu'au chevet ; et, lorsqu'elles ont rongé les draps et les matelas, elles mordent ceux qui sont dedans et leur causent les douleurs les plus vives.

Les Hollandois s'établirent dans cette île en 1617, et en furent chassés par le Anglois en 1663 ; mais ils la reprirent l'année suivante et la fortifièrent.

Le duc d'Estrées étant arrivé devant cette île, fit canonner les forts. Le gouverneur lui répondit par quelques volées de canon ; se retira d'un fort à l'autre, et enfin se rendit à discrétion avec deux cents hommes de garnison qui étoient dedans. Le duc y établit une garnison françoise ; leva l'ancre et fit voile vers les Barbades ; il y arriva le premier décembre 1677 ; y ayant trouvé plusieurs vaisseaux chargés de soldats et de munitions, qui étoient

venus de la Martinique pour le joindre, il prit la route de Tabago. C'est une des îles sous le vent. Elle est située vers l'onzième degré de latitude septentrionale, au nord-est de la Trinité, dont elle est séparée par un canal assez large : elle a été fort long-temps déserte. On lui donne trente lieues de circuit.

L'escadre françoise arriva devant cette île le 7 décembre, et le duc d'Estrées fit débarquer plusieurs pièces de canon, deux mortiers et toutes les troupes qui étoient destinées à l'attaque du fort. Le chemin n'étant pas frayé du côté par lequel il vouloit attaquer le fort pendant la nuit, il fut obligé d'employer toute la journée à s'en faire un au travers d'un bois assez épais qu'il lui falloit traverser. Lorsqu'il en fut sorti, il fit sommer M. Binkes, qui y commandoit encore, de se rendre ; mais on lui répondit qu'on étoit en état de se défendre et qu'on le feroit jusqu'à la dernière extrémité. Alors M. le duc d'Estrées fit avancer son canon et tira sur le fort. On mit quelques mortiers en batterie. La troisième

bombe tomba sur le magasin à poudre, le fit sauter avec une partie de la maison du gouverneur. M. Binkes, qui étoit alors à table avec plusieurs officiers, périt, et il n'y eut que deux de ses convives qui ne furent pas enlevés. M. le duc d'Estrées profita du trouble que cet événement avoit pu causer dans le fort: il monta à l'assaut et se rendit maître de la place sans beaucoup de résistance: il avoit eu la précaution de faire bloquer le port par une partie de ses vaisseaux, afin d'empêcher que ceux des Hollandois ne sortissent pendant qu'il attaqueroit le fort. Il s'en rendit maître et en recouvra un françois qui avoit échoué dans la première attaque de cette place, et que les Hollandois avoient relevé.

Lorsque le duc d'Estrées eut fait tous les arrangemens qu'il crut nécessaires pour que l'île de Tabago restât sous la domination du roi de France, il se rendit à la Martinique avec son escadre et y passa l'hiver. Il en partit le 7 de mai de l'année 1678, dans l'intention d'aller attaquer les Hollandois dans leurs autres possessions

de l'Amérique. Son escadre étoit alors composée de quinze vaisseaux de guerre, de trois brûlots et de sept bâtimens marchands qui s'étoient joints aux vaisseaux de guerre, dans l'espérance de s'enrichir des dépouilles des Hollandois. Le 11 du même mois toute l'escadre, à la tête de laquelle étoit le vaisseau du comte d'Estrées, fut emportée par des courans si rapides, qu'elle alla échouer sur les bancs des *îles des Oiseaux*, ou *aves*, situées au quinzième degré et demi de latitude nord. Ce sont de petites îles du vent. Elles portent ce nom de la quantité d'oiseaux qu'on y trouve; mais elles ne sont point habitées. On auroit pu sauver tous les équipages; mais on perdit environ cent cinquante matelots qui descendirent à fond de cale des vaisseaux échoués, pour boire de l'eau-de-vie qui y étoit : ils y restèrent, quoique les officiers fissent tous leurs efforts pour les en faire sortir, et y furent noyés.

Le roi, pour récompenser M. le duc d'Estrées de ses services, l'éleva à la dignité de maréchal de France; le fit che-

valier de ses ordres et le nomma vice-roi de l'Amérique. La paix ayant été conclue entre la France, la Hollande et l'Espagne, en 1678, le maréchal d'Estrées alla se reposer de ses fatigues au milieu de sa famille, dont il faisoit les délices.

Louis XIV ayant appris que les corsaires de Tripoli, auxquels il venoit d'accorder la paix, faisoient des courses sur les marchands françois, et qu'ils avoient enlevé plusieurs de leurs vaisseaux, résolut de les punir, de les forcer de rendre les esclaves chrétiens qu'ils avoient faits, et de réparer le tort qu'ils avoient causé à ses sujets. Pour cet effet, il fit équiper une flotte et en donna le commandement à M. le maréchal d'Estrées, avec ordre d'aller bombarder Tripoli. Cette ville qu'on appelle *Tripoli de Barbarie*, est située sur le bord de la mer, dans une plaine aride : il n'y a aux environs, ni rivières, ni sources, et les habitans de Tripoli ne boivent que de l'eau du ciel qu'ils ramassent dans des citernes. Plusieurs savans prétendent que c'est l'ancienne *Oca*. On y voit plusieurs débris

débris d'antiquité, entr'autres, un assez bel arc de triomphe. Ses maisons sont propres et bien bâties. Elle est entourée d'une muraille fort haute, mais qui a peu de consistance; elle est défendue par plusieurs forteresses qui sont sur le bord de la mer. La principale, qu'on appelle *Mandri*, avance le plus dans la mer. C'est une grosse tour assez bien bâtie et garnie de canons. Le corps de la place est couvert par deux gros bastions assez forts : on y comptoit alors soixante-quatre pièces de canon en batterie.

La flotte françoise arriva le 19 de juin 1685 devant cette ville, et mouilla à deux lieues au large. Le fond s'étant trouvé mauvais, M. de Tourville, depuis maréchal de France, alla la nuit suivante, avec quelques chaloupes armées, sonder jusques sous les murs de Tripoli, où il trouva un meilleur fond. Il alla rejoindre la flotte et en avertit M. le maréchal d'Estrées qui envoya M. d'Anfreville, avec deux vaisseaux, mouiller à une lieue de la ville. Peu de temps après le reste de l'armée appareilla pour aller jeter l'ancre sur la même ligne.

Le mauvais temps ne permettant pas de rien entreprendre, M. le maréchal d'Estrées se contenta d'envoyer toutes les nuits des chaloupes pour servir d'avant-garde : il y joignit plusieurs autres petits bâtimens, où l'on fit embarquer des ingénieurs pour sonder l'entrée du port et prendre un plan régulier de la place. Le 22 de juin, le maréchal d'Estrées donna ordre à ceux qui conduisoient les galiotes à bombe de se préparer à bombarder la place. On démâta promptement les huniers et on mit les mortiers en place. Les chaloupes des vaisseaux de guerre allèrent mouiller des ancres à portée du canon de la ville, afin que les galiotes à bombe pussent se haler dessus. On fit des retranchemens composés de chaloupes à rames et de plusieurs autres vaisseaux pour le service des bombardes qui commencèrent à se haler sur les huit heures du soir.

M. de Tourville, qui commandoit l'attaque, fit avancer ces vaisseaux jusqu'à l'entrée du port, pour empêcher les ennemis de faire quelque entreprise. Les ga-

liotes commencèrent à lancer des bombes sur la ville vers les dix heures du soir. Les ennemis firent un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie sur les galiotes; mais les bombardiers, qui étoient commandés par MM. Landouillet et de Pointy, lançoient des bombes sans discontinuer: elles tomboient en si grande quantité et si rapidement sur les bastions, qu'elles en chassèrent les ennemis, et leur feu cessa tout-à-coup. On continua de lancer des bombes jusqu'au lendemain six heures du matin, qu'on fit retirer les détachemens et les galiotes. Sitôt que la nuit fut arrivée, elles retournèrent à leur poste avec les détachemens, et continuèrent à lancer des bombes avec la même promptitude que la veille; bientôt on s'aperçut qu'elles avoient mis le feu à plusieurs endroits de la ville.

M. le maréchal d'Estrées, voyant que les assiégés persistoient à vouloir se défendre, résolut d'attaquer leurs fortifications avec le canon, pendant que les galiotes continueroient de lancer des bombes sur la ville. Pour cet effet, il ordonna à

un détachement d'aller sonder jusques dans le port, pour en connoître le fond, et pour descendre sur l'écueil le plus près de la ville, afin de voir s'il y avoit assez de terre pour y dresser une batterie de canon. MM. de Landouillet et de Pointy s'embarquèrent sur une chaloupe et partirent à dix heures du matin avec une galiote à rames, commandée par M. le Moutheux et cinq chaloupes armées. Les Tripolins firent un grand feu sur ces bâtimens; mais ils ne purent empêcher les François d'approcher d'un écueil qui n'étoit qu'à une portée du mousquet de la ville. MM. de Landouillet et de Pointy y mirent pied à terre, l'examinèrent et connurent qu'il pouvoit servir au projet qu'avoit formé M. le maréchal d'Estrées. Pendant qu'ils y étoient occupés, les cinq chaloupes sondoient dans le port, où ils trouvèrent un très-bon fond. Ils aperçurent sur le bord de la mer un détachement assez considérable d'infanterie et de cavalerie : M. de la Guiche, lieutenant des vaisseaux, et qui commandoit la première des cinq chaloupes

armées, fit tirer quelques coups de canon sur ce détachement. Les ennemis, qui n'avoient jamais vu de chaloupes armées de canon, furent si effrayés, qu'ils prirent promptement la fuite.

Lorsque les François eurent tout examiné, ils se préparèrent à aller rejoindre la flotte, et se flattoient de pouvoir le faire, sans avoir essuyé aucune perte; mais les ennemis faisoient un feu continuel sur leurs vaisseaux. Un boulet porta sur la galiote à rames; tua trois matelots et blessa à la cuisse M. le Moutheux qui la commandoit.

M. le maréchal d'Estrées, qui étoit sur le vaisseau *le Capable*, avoit mis à la voile pour canonner les forts de la ville, pendant cette opération, et attirer sur lui les efforts des ennemis. Il avoit ordonné aux galiotes de continuer toujours à lancer des bombes dans la ville. Il y en tomba plusieurs pendant que le peuple étoit assemblé: elles tuèrent environ trente hommes et firent un fracas si terrible, qu'elles jetèrent la consternation dans toute la ville.

Les Tripolins, déconcertés par l'effet des bombes, inquiets sur ce qu'ils avoient vu faire dans leur port et auprès de la ville; effrayés, d'ailleurs, par l'intrépidité de ceux qui étoient venus en plein jour, et malgré un feu continuel, les braver jusques sous les murs de leur ville, résolurent de terminer une guerre qui ne pouvoit leur être que funeste. Sur le midi, on vit sortir du port une chaloupe portant pavillon blanc. Elle alla à bord de M. le maréchal d'Estrées: il y avoit, parmi ceux qui étoient dedans, un vieillard âgé de quatre-vingt-quatorze ans; il salua le général, lui dit qu'il étoit l'infortuné Trieks, beau-frère de Baba-Assen, chassé d'Alger depuis deux ans, après y en avoir régné vingt en qualité de dei. Il ajouta qu'il venoit de la part du divan de Tripoli pour être médiateur entre les François et les Tripolins, et proposer la paix. M. le maréchal d'Estrées lui répondit que les Tripolins n'ignoroient pas les raisons qui engageoient les François à les attaquer, et qu'ils pouvoient bien aussi connoître les

moyens par lesquels on leur accorderoit la paix ; qu'il alloit dresser les articles du traité, et les enverroit au divan par des officiers auxquels les Tripolins feroient connoître leurs intentions. Il ajouta qu'il leur accordoit une trève de vingt-quatre heures, au bout desquelles il recommenceroit les actes d'hostilité, s'il ne recevoit une réponse satisfaisante, parce qu'il ne vouloit pas perdre un temps qui lui étoit précieux. Trieks lui dit qu'il feroit connoître ses intentions au divan, et qu'il espéroit qu'on satisferoit à ses demandes, parce que la ville étoit entièrement disposée à la paix. Il prit ensuite congé de M. le maréchal d'Estrées, laissant pour ôtage un des principaux habitans de Tripoli qui étoit venu avec lui. M. le maréchal envoya à Tripoli M. de Reymond, major de l'armée, et M. de la Croix, interprète. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils se rendirent chez le bey ; lui dirent que M. le maréchal d'Estrées, ayant été informé que les habitans de Tripoli désiroient sincèrement la paix, les avoit envoyés pour

lui dire de faire assembler le divan le lendemain, et qu'ils reviendroient lui apporter les conditions auxquelles le général françois vouloit bien accorder la paix aux Tripolins. Le bey les reçut avec beaucoup de marques d'honneur, leur donna des rafraîchissemens, et leur promit de faire assembler le divan le lendemain de grand matin. Lorsqu'ils se rembarquèrent, le canon des forteresses les salua de plusieurs coups.

Le lendemain, 25 de juin 1685, le vieux Trieks revint à bord de M. le maréchal, et lui dit que le divan étoit assemblé. M. le maréchal nomma plusieurs officiers pour aller annoncer ses intentions aux Tripolins. Ils se rendirent chez le bey, où ils trouvèrent tous les principaux habitans de la ville assemblés.

Les conditions que les officiers étoient chargés de leur proposer, parurent très-dures aux Tripolins. M. le maréchal vouloit qu'ils payassent deux cents mille écus pour les dédommagemens des prises qu'ils avoient faites sur les négocians françois; qu'ils rendissent tous les esclaves chrétiens,

non-seulement françois, mais encore des autres nations, qu'ils avoient pris sous la bannière de France.

Les Tripolins, après bien des contestations, offrirent la moitié de la somme; mais les officiers françois persistèrent et ne consentirent qu'après bien des prières à la diminuer de cent mille livres, et de se contenter de cinq cents mille, que les Tripolins promirent de livrer avec tous les esclaves chrétiens qu'ils avoient pris sur les vaisseaux françois. On convint qu'ils paieroient une partie de la somme le lendemain, et qu'on leur accorderoit quinze jours pour payer le reste, à condition qu'ils fourniroient chaque jour une certaine quantité de bœufs pour la subsistance des équipages des vaisseaux françois. Les Tripolins dirent qu'ils avoient envoyé quatre cents esclaves chrétiens au grand seigneur; mais qu'ils donneroient en ôtage dix des principaux habitans de la ville; qu'on les ameneroit en France, et qu'on les y retiendroit jusqu'à ce qu'on eût renvoyé les quatre cents esclaves qui étoient à Constantinople.

Ils promirent, en outre, de rendre deux cents esclaves qui se trouvoient dans la ville et aux environs. Dès le lendemain ils en délivrèrent cent quatre-vingt.

Le même jour, qui étoit le 26, M. Robert, commissaire de la marine, alla à la ville pour recevoir cent cinquante mille livres que les Tripolins avoient promis ; mais ils ne lui délivrèrent pas la moitié de cette somme, et lui présentèrent de très-mauvaises excuses.

Lorsque M. Robert fut retourné à la flotte, et qu'il eut fait son rapport, M. le maréchal d'Estrées envoya dire aux Tripolins qu'ils paieroient cher leur manque de bonne foi, et qu'il leur feroit connoître combien il étoit dangereux d'irriter les François. Il ordonna aux galiotes à bombe de se préparer à lancer des bombes au premier signal. Elles approchèrent aussitôt de la ville, et ces préparatifs effrayèrent les Tripolins : ils avoient éprouvé ce qu'ils avoient à craindre des bombes. Le bey résolut de mettre tout en usage pour détourner le malheur qui menaçoit la ville ;

pour fournir l'argent qu'on avoit promis, il imposa une taxe, et ordonna qu'on la levât sur-le-champ. Plusieurs des principaux citoyens voulurent s'y opposer ; mais il sentit qu'il falloit sacrifier quelques particuliers au bien général ; il fit trancher la tête à quatre des plus mutins.

Le 27, il envoya au maréchal une très-grande partie de l'argent qu'on avoit promis, et rendit un vaisseau marchand, de Marseille, que les corsaires de Tripoli avoient pris quelques jours auparavant. M. le maréchal accorda jusqu'au 9 juillet, pour qu'on fournît le reste de la somme, soit en argent, soit en marchandises. Il envoya son secrétaire au bey, qui, de son côté, lui envoya un chiaoux pour ratifier la paix. M. de la Croix qui en avoit mis les articles en langue turque, accompagna le secrétaire du maréchal, et lut ces articles au milieu du divan. Ceux qui le composoient les signèrent, et y mirent le sceau. On tira ensuite 25 coups de canon en signe de réjouissance, et 25 autres pour saluer le général françois. Ce fut ainsi que M. le

maréchal d'Estrées mit à la raison les corsaires de Tripoli. Les bombes avoient abattu une très-grande quantité de maisons dans la ville, et tué un grand nombre de citoyens. Les Tripolins prièrent M. le maréchal de leur donner un consul de la nation françoise. Il en nomma un en attendant les ordres de la cour. Les Tripolins ayant éprouvé d'une manière funeste la valeur des François, n'osèrent plus attaquer leurs vaisseaux, et respectèrent leur pavillon. M. le maréchal d'Estrées ayant appris que les Tunisiens avoient enlevé plusieurs vaisseaux marchands de la nation françoise, se rendit devant Tunis, et fit tous les préparatifs pour bombarder cette ville. Les Tunisiens effrayés demandèrent la paix, rendirent tous les esclaves qu'ils avoient pris sur les vaisseaux françois, et payèrent les frais de l'armement.

Le maréchal d'Estrées revint en France couvert de gloire. Il espéroit qu'il pourroit rester quelque temps au milieu de sa famille, et se délasser des fatigues qu'il avoit essuyées pendant presque tout le cours

cours de sa vie ; mais il éprouva que les officiers d'un mérite distingué goûtent rarement le repos, parce que l'état a souvent besoin d'eux. Les Algériens, accoutumés à vivre de pirateries, osèrent encore enlever, en 1687, plusieurs bâtimens françois, malgré les châtimens réitérés que le roi leur avoit fait essuyer. Louis XIV, justement irrité contr'eux, fit équiper une escadre à Toulon, et en donna encore le commandement au maréchal d'Estrées, avec ordre d'aller bombarder leur ville et de la réduire en cendres. Le maréchal d'Estrées partit vers le commencement de juin 1688, et y arriva sur la fin du même mois. Il employa plusieurs jours à faire ses préparatifs ; commença le premier juillet à y lancer des bombes, et ne discontinua pas jusqu'au 16 du même mois. Il en tomba près de dix mille sur Alger : il n'y resta pas une seule maison entière. On coula à fond cinq vaisseaux algériens dans le port même, et on en brûla un.

Le maréchal, voyant le temps où la mer est dangereuse sur ces côtes, résolut de

ramener l'escadre françoise à Toulon, et alla rendre compte au roi de son expédition. Sa majesté le fit chevalier de ses ordres le 2 février 1686, le nomma lieutenant-général du comté nantois, gouverneur de Nantes, et commandant pour le roi au duché de Bretagne. Dans le temps que les ennemis cherchoient à faire une descente dans cette province, il eut toujours soin de tenir ces côtes en état de défense, et ni les Hollandois, ni les Anglois, ligués contre Louis XIV, ne purent exécuter leur projet. Depuis cette époque, il ne commanda plus sur mer ; mais il continua d'être utile à son roi et à l'état. Les côtes et les ports de la Bretagne furent toujours bien gardés, comme nous venons de le dire, les vaisseaux bien entretenus et toujours prêts à partir ; la discipline militaire fut bien observée parmi les troupes qui étoient en garnison dans cette province.

La France perdit ce grand homme le 19 mai 1707 ; il étoit alors âgé de quatre-vingt-trois ans. Il avoit épousé en 1658,

Marie-Marguerite Morin, dont il eut Victor-Marie d'Estrées, qui marcha sur ses traces et soutint la gloire de son nom, comme on va le voir dans sa vie ; Jean, abbé d'Evron, nommé à l'archevêché de Cambrai, et qui mourut avant d'être sacré ; César d'Estrées, mort en bas âge ; Marie-Anne-Catherine, qui épousa Michel-François le Tellier, marquis de Courtenvaux, fils aîné du marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'état ; enfin Elisabeth-Rosalie, demoiselle de Tourpes.



VIE
DE VICTOR-MARIE D'ESTRÉES.

IL naquit à Paris le 30 novembre 1660, et fut le premier des enfans de Jean, duc d'Estrées, comme on vient de le voir. Son père le mit de très-bonne heure au collége des Jésuites, où le jeune d'Estrées fit ses études avec un succès qui lui attira l'estime et l'amitié de ses professeurs. Son ardeur et son adresse dans ses exercices annonçoient qu'on verroit encore paroître un héros dans l'illustre maison d'Estrées.

Dès l'âge de 17 ans, il avoit achevé le cours de ses études, et son père, qui le destinoit à la profession des armes, le mit simple volontaire dans le régiment de Pi-

cardie. Il sentoit qu'on sait toujours mieux commander quand on a appris à obéir, et vouloit que les officiers, sans avoir égard ni à sa naissance, ni à son âge, lui fissent faire les mêmes exercices qu'aux simples soldats. Le comte d'Estrées alla avec son régiment, au siége de Valenciennes, où Louis XIV commandoit en personne, ayant sous ses ordres les maréchaux de Humières, de Luxembourg, de la Feuillade, de Schomberg, de Lorges, et M. de Vauban. Cette place fut investie le 6 mars 1677; on ouvrit la tranchée la nuit du 9 au 10 du même mois, et le gouverneur capitula le 17. L'enseigne de la colonelle du régiment de Picardie fut tué dans la tranchée à côté du jeune comte d'Estrées. Le roi, sur le témoignage qu'on lui rendit de ce volontaire, le nomma à la place de celui qui avoit été tué.

Le comte d'Estrées servit en qualité d'enseigne au siége de Cambrai, où Louis XIV commandoit encore en personne. Cette place fut investie le 22 mars de la même année, et capitula le 6 avril. Le 22 du

5..

même mois, le comte se rendit avec son régiment devant Saint-Omer, que monsieur, frère unique du roi, assiégeoit. Ce prince ayant battu l'armée ennemie commandée par le prince d'Orange qui venoit au secours des assiégés, força le gouverneur de capituler. Le comte d'Estrées avoit donné dans ces trois siéges des marques si éclatantes de valeur et de capacité, que sa majesté le nomma à la fin de la campagne, capitaine dans le régiment du roi infanterie.

Les éloges que les officiers généraux et les officiers subalternes faisoient du jeune comte d'Estrées, donnèrent à M. de Louvois, alors ministre de la guerre, l'idée de l'attacher au service de terre. Il se proposoit de l'avancer promptement, et espéroit que les honneurs exciteroient l'ardeur naturelle de ce jeune officier, et que ce seroient à ses soins et à son attention, que la France devroit la satisfaction de compter encore un d'Estrées parmi ses héros; et son illustre maison la gloire d'avoir des maréchaux de France dans les troupes de

mer, et dans celles de terre. M. de Seignelai, ministre de la marine, désiroit de faire entrer le comte d'Estrées dans la marine. Il sentoit que plus il y auroit d'officiers de mérite, plus elle acquerroit de supériorité sur celle des étrangers et deviendroit redoutable. Il en parla au roi, lui présenta ses raisons, ajouta que le comte d'Estrées s'instruiroit bientôt à l'école du maréchal son père, et que pour porter la marine françoise à son dernier degré de perfection, il falloit y mettre des gens de qualité et de mérite en même temps. M. de Louvois, qui étoit présent et aussi zélé pour la gloire des troupes de terre que M. de Seignelai pour celle de mer, chercha à réfuter ces raisons, dit que le roi avoit plus d'ennemis sur terre que sur mer, et qu'il avoit, par conséquent, plus besoin de bons officiers dans ses troupes de terre, que dans celles de mer; qu'enfin en ôtant le comte d'Estrées des troupes de terre, ce seroit sacrifier à l'incertitude des événemens un goût déjà éprouvé et qui sembloit naturel. Voir deux grands ministres

se disputer la gloire de protéger un jeune officier d'un mérite distingué, et la satisfaction de l'avoir dans leur département, est un beau trait dans l'histoire de Louis XIV ; il est en même temps bien glorieux pour celui qui étoit l'objet de cette contestation. Louis XIV décida qu'il falloit faire entrer le comte d'Estrées dans la marine, et lui donna le commandement d'un des vaisseaux de l'escadre que le maréchal, son père, conduisoit en Amérique.

Le mauvais temps rendit le passage très-difficile, et le maréchal, quoiqu'il eût prévenu son fils sur les caprices des vents et de la mer, eut peur qu'un pareil apprentissage ne le dégoûtât de la marine ; mais ces craintes furent bientôt calmées. On resta plus long-temps en mer qu'on ne l'avoit cru, on fut sur le point de manquer d'eau et de vivres ; le comte supporta la faim et la soif avec plus de patience que ceux même qui s'étoient déjà trouvés dans des conjonctures semblables. Il travailloit à la manœuvre avec une ardeur et une constance qui les étonnoit : son exemple

arrêtoit leurs murmures, et les excitoit au travail.

Nous avons parlé de cette expédition dans la vie du maréchal d'Estrées, son père : nous dirons seulement ici que le comte en présenta le journal à M. de Seignelai ; que ce grand ministre fut si content des observations que ce jeune officier avoit faites pour le bien du service, qu'il en parla au roi et lui en fit les plus grands éloges. M. de Seignelai accordoit sa protection au comte d'Estrées, plutôt à cause de son mérite, qu'à cause de sa naissance.

En 1682, les Algériens osèrent encore attaquer les vaisseaux françois, et en enlevèrent plusieurs. Louis XIV envoya contr'eux une escadre commandée par M. du Quesne. Les Algériens s'y étoient attendus, et avoient rassemblé toutes leurs forces pour résister aux François. M. du Quesne, avant de partir, donna ordre à plusieurs capitaines de son escadre d'aller croiser sur les côtes de Barbarie, et d'attaquer les corsaires qu'ils y rencontreroient. Le comte d'Estrées qui étoit du nombre, rencontra

un Algérien, dont le vaisseau étoit beaucoup plus fort que le sien : il essuya sa bordée, lui lâcha la sienne si à propos, qu'il le désempara de tous ses agrès ; le força de se faire échouer, et d'abandonner trois prises qu'il avoit faites. Tous les barbares effrayés, rentrèrent dans leurs ports, et M. du Quesne alla les bombarder, comme nous l'avons dit dans sa vie. Ce général, voyant que les munitions commençoient à lui manquer, que la saison des tempêtes sur ces parages approchoit, résolut de retourner en France ; mais il y laissa le comte d'Estrées, qui acheva de nettoyer la Méditerranée de corsaires.

La guerre s'étant rallumée entre la France et l'Espagne, on craignoit que la flotte espagnole, qui étoit dans la Méditerranée, n'enlevât plusieurs vaisseaux marchands qu'on attendoit du Levant, et l'on chargea M. comte d'Estrées d'aller au-devant d'eux avec trois vaisseaux dont on lui donna le commandement. Il les joignit ; passa avec eux au travers de la flotte ennemie, et les conduisit tous au lieu de leur destination.

Pendant qu'il étoit occupé à cette opération, Louis XIV, mécontent des Génois, fit équiper une flotte dans ses ports de la Méditerranée pour bombarder Gênes. M. le comte d'Estrées revint en France dans le temps que la flotte alloit partir : il se hâta d'aller à la cour, et demanda à y être employé ; mais tous les préparatifs étoient faits, et toutes les places étoient remplies.

Son courage et son activité ne lui permirent pas de rester dans l'inaction : il alla trouver M. de Louvois, ministre de la guerre, qui avoit toujours conservé beaucoup d'estime et d'amitié pour lui, le pria de lui permettre d'aller au siége de Luxembourg, que le maréchal de Créqui faisoit alors. M. de Louvois lui répondit qu'il ne pouvoit lui accorder ce qu'il lui demandoit, parce que le roi avoit expressément défendu que personne y allât sans son ordre : mais qu'étant toujours disposé à l'obliger, il en parleroit à sa majesté. Il le fit ; obtint ce que le comte desiroit, et lui donna une lettre pour le maréchal de Créqui. En arrivant devant la place, il se mit à la tête des

grenadiers ; emporta, l'épée à la main, la contregarde, et continua, pendant tout le siége, de marcher avec eux.

M. de Seignelai entendant vanter le courage et la capacité du comte d'Estrées, eut peur qu'il ne quittât le service de mer pour s'attacher à celui de terre. Il proposa au roi de lui accorder la survivance de la place de vice-amiral que possédoit son père ; le roi y consentit, et le ministre fit avertir le duc d'Estrées, de se trouver le lendemain au lever de sa majesté. Le comte s'y rendit, et M. de Seignelai, qui l'y attendoit, lui annonça la grâce que sa majesté lui avoit accordée, et l'accompagna pour remercier le roi, et prêter serment.

Il reçut, peu de temps après, ordre d'aller avec M. le chevalier de Tourville et M. de Chateau-Regnaut joindre le maréchal d'Estrées, son père, qui bombardoit Alger. Dans leur route, ils rencontrèrent deux vaisseaux de guerre espagnols, commandés par le vice-amiral Papachin, qui revenoit de Naples. Le chevalier de Tourville

Tourville lui envoya sa tartane pour lui demander le salut. Papachin le refusa. Le chevalier de Tourville et M. de Chateau-Regnaut avancèrent sur son vaisseau, qui étoit de quatre-vingt pièces de canon, lui lâchèrent leur bordée et le démâtèrent. Le comte d'Estrées attaqua l'autre vaisseau espagnol qui étoit de soixante-quatre canons, quoique le sien ne fût que de trente-huit ; lui lâcha sa bordée ; monta à l'abordage et s'en rendit maître. Papachin sentit alors qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que de saluer le pavillon françois, et le fit. Pour se disculper, il dressa et publia un procès-verbal par lequel il fit connoître l'état dans lequel ses vaisseaux étoient, et le danger où il s'étoit trouvé.

Le chevalier de Tourville, le comte d'Estrées et M. de Chateau-Regnaut se rendirent ensuite devant Alger, et joignirent la flotte du maréchal d'Estrées qui étoit déjà arrivée et qui bombardoit cette ville, comme on l'a vu dans sa vie. Après cette expédition, le maréchal ramena la flotte à Toulon, et alla à la cour avec son fils, pour

y rendre compte de son opération devant Alger.

Le comte d'Estrées apprit que Louis XIV avoit formé le projet d'employer une armée sur le Rhin, pour faire le siége de Philisbourg, et que monseigneur le dauphin devoit la commander: il demanda la permission d'accompagner ce prince en qualité de volontaire, et l'obtint. L'armée étoit composée de vingt-neuf bataillons, de trente-trois escadrons de cavalerie, de douze de dragons et de la gendarmerie. Le maréchal de Duras fut chargé de la conduite du siége, sous les ordres de monseigneur le dauphin, avec huit lieutenans-généraux qui étoient messieurs de Joyeuse, de Montclar, de Vauban, de Tilladet, de la Fraiselière, de Rubantel, de Catinat et le marquis d'Uxelles. Quarante-huit seigneurs, du nombre desquels étoient le comte d'Estrées, y allèrent en qualité de volontaires, et furent dispersés dans plusieurs régimens, avec défense, sous peine de prison, d'aller à la tranchée que quand les régimens où ils étoient seroient com-

mandés pour y aller. Monseigneur partit le 25 de septembre 1688, et arriva devant Philisbourg le 6 octobre suivant.

Cette place est située sur le Rhin et sur un marais. Sa force consiste en sept bastions, un ouvrage couronné, précédé d'un autre à cornes et des demi-lunes qui couvrent les courtines. Il y avoit un pont volant qui étoit défendu par un ouvrage à deux demi-bastions, et un bastion au milieu. La garnison étoit de deux mille hommes d'infanterie, et de trois mille chevaux. Elle étoit munie de toutes les provisions nécessaires pour faire une longue résistance, et avoit pour gouverneur M. de Staremberg, qui passoit pour un très-bon officier.

M. le maréchal de Duras, qui étoit arrivé avant monseigneur le dauphin, avoit fait ouvrir la tranchée la nuit du 3 au 4 octobre au fort du Rhin, sur lequel on jeta cinquante bombes. On l'ouvrit en même temps du côté de la ville au-dessus et au-dessous du Rhin : mais ce ne fut que pour placer des batteries qui pussent pren-

dre le fort de revers. Les François emportèrent bientôt ce fort l'épée à la main. Toute l'artillerie et les munitions nécessaires pour ce siége étoient descendues le long du Rhin dans un endroit nommé Rheinheim, qui est à trois grandes lieues de l'endroit où on vouloit les transporter ; il falloit d'ailleurs aller par des chemins presqu'impraticables, ce qui auroit causé beaucoup de retard. On prit la résolution de les voiturer par le Rhin, quoiqu'il fallût passer entre le fort et la ville, et sous le feu de l'ouvrage à cornes. M. le marquis de la Fraiselière se chargea de cette opération et la fit exécuter par les officiers d'artillerie, qui agirent avec beaucoup d'adresse et d'intrépidité. Ils ne perdirent pas un seul homme.

Monseigneur le dauphin arriva devant la place, le 6 octobre, comme nous l'avons dit. Le 7, M. de Vauban lui fit voir la disposition des attaques qui devoient être au nombre de trois. Les assiégés, voyant qu'on avançoit beaucoup le siége, et que l'on tiroit sans discontinuer sur la ville et

les forts, faisoient de fréquentes sorties; mais ils perdoient toujours beaucoup de monde. Le gouverneur demanda qu'on lui permît de retirer les morts pour les faire enterrer. M. de Catinat conseilla de lui accorder sa demande, à condition que les corps seroient portés dans la ville par des soldats françois. Lorsque la convention fut faite, M. de Catinat fit déguiser deux ingénieurs en soldats, et les chargea d'examiner les ouvrages qui se présenteroient à leur vue. L'un d'eux, feignant d'avoir soif, descendit dans le fossé de la demi-lune, et, après l'avoir sondé, il reconnut qu'il n'y avoit que deux pieds d'eau. Ces ingénieurs remarquèrent encore que la demi-lune étoit environnée d'un marais qui paroissoit très-profond; mais qu'il y avoit une digue assez large pour que huit hommes y passassent de front: les assiégeans tirèrent, par la suite, parti de ces remarques. Monseigneur le dauphin excitoit tous les soldats par son exemple: il s'avança un jour vers les sapeurs de la grande attaque, et il y eut un grenadier tué auprès de lui.

Tous les seigneurs qui étoient dans l'armée en qualité de volontaires, cherchoient à donner des preuves de leur valeur, ils marchoient à côté des grenadiers, et s'exposoient aux mêmes dangers qu'eux. Le comte d'Estrées, étant à l'attaque de l'ouvrage couronné, reçut deux coups de mousquet, l'un à l'épaule, l'autre à la cuisse, et fut obligé de porter des béquilles près de dix-huit mois.

Comme rien ne résiste à la valeur des François, quand ils sont commandés par leurs maîtres, Philisbourg fut obligé de capituler le 29 octobre. D'aussi loin que M. de Staremberg aperçut monseigneur le dauphin, il mit pied à terre, s'avança vers lui, et lui dit : » Si quelque chose peut me consoler de n'avoir pas défendu cette ville aussi long-temps que je l'aurois souhaité, pour le service de l'empereur mon maître, c'est que je la remets à un aussi grand prince que lui «.

On trouva dans la ville cent vingt-quatre pièces de canon, cent cinquante milliers de poudre, vingt-deux mille boulets, seize

mille sacs de farine, et beaucoup d'autres munitions de guerre et de bouche.

Nous venons de voir M. le comte d'Estrées servir en qualité de volontaire dans une armée de terre, combattre et s'exposer aux dangers comme un simple grenadier; examinons-le à présent dans une armée navale: admirons son courage et sa prudence. En 1690, Louis XIV, voulant appuyer les Irlandois qui s'étoient déclarés contre le prince d'Orange, en faveur du roi Jacques, fit équiper une flotte considérable, en donna le commandement au comte de Tourville, qu'il nomma vice-amiral-général. Cette flotte fut divisée en trois escadres, et le comte d'Estrées fut chargé d'en commander une. M. de Tourville sortit du port de Brest le 9 juin 1690; mais les vents contraires l'obligèrent de rentrer dans le port le 12 du même mois. Le vent se trouvant favorable le 23, il remit à la mer, entra dans la Manche le 29; le 5 juillet, il rencontra les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande: mais elles évitoient le combat. L'arrière-

garde, que commandoit M. de Chateau-Regnaut, se trouvant au vent de l'armée, fit l'arrière-garde ; le comte d'Estrées, qui étoit sous le vent, fit l'avant-garde. Il soutint avec dix vaisseaux tout l'effort de l'escadre bleue des ennemis, qui étoit au moins de vingt, et la détruisit presqu'entièrement. Le comte de Tourville et M. de Chateau-Regnaut firent, de leur côté, des prodiges de valeur et forcèrent les ennemis de se retirer, après une perte considérable.

M. de Tourville apprit qu'il y avoit plusieurs vaisseaux marchands dans la baie de Tingmouth, qui attendoient le succès du combat pour mettre à la voile : il résolut de les brûler. Pour cet effet il fit armer quarante-huit chaloupes ; mit dans chacune trente-sept hommes, dont vingt devoient descendre à terre. On rassembla tous les gardes-marine ; on chargea un lieutenant en second et un enseigne de vaisseau de les commander : les chaloupes étoient conduites par les capitaines des escadres d'où on les avoit tirées. Par-là il se trouva, à la tête de ce détachement, neuf capitaines

de vaisseau et plusieurs autres qui avoient servi sur terre , et dont l'expérience étoit connue. On fit en outre un détachement de galères ; on mit dans chacune trente hommes qui devoient aussi descendre à terre : leurs chaloupes étoient encore commandées par un lieutenant et un enseigne. Ces officiers avoient ordre de rester dans leurs chaloupes pendant la descente , afin d'empêcher qu'il n'arrivât quelque désordre. Ces détachemens , tant des vaisseaux que des galères, montoient à dix-huit cents hommes, tous d'élite. On confia le soin de cette expédition au comte d'Estrées ; M. de Viviers , chef d'escadre des galères et M. de Raimondis , major-général , commandoient sous lui.

Toutes les dispositions étant faites , M. de Tourville visita la côte d'Angleterre , et reconnut que les chaloupes pouvoient aborder à Tingmouth. Les chaloupes armées joignirent le 4 du mois d'août 1690 les galères qui étoient destinées pour les remorquer , chacune selon sa division , et le détachement quitta le gros de l'armée sur les

dix heures du soir. Les galères marchèrent sur deux colonnes ; les chaloupes et les caïques étoient au milieu. On mouilla la nuit du 4 au 5 à une demi portée du canon de Tingmouth. Sitôt que le jour parut, on vit sur une plage qui est entre le bourg et la mer, environ cent hommes d'infanterie, et cent cinqnante de cavalerie. Les galères, qui s'étoient approchées du rivage, tirèrent un coup de canon sur eux. Cette troupe, qui n'étoit composée que de milice et par conséquent point accoutumée au feu, se retira promptement dans un retranchement qu'elle avoit fait, et qui étoit avantageusement situé. Il y avoit trois pièces de canon et trois pavillons anglois, éloignés de cent cinquante pas l'un de l'autre. Les galères tirèrent alors cinq à six coups de canon pour faciliter la descente. Le comte d'Estrées sauta le premier à terre, et tout le monde le suivit.

Les troupes, s'étant mises en ordre de bataille, marchèrent droit au retranchement des ennemis, qui l'abandonnèrent, se retirèrent derrière des arbres qui se

trouvèrent là, et gagnèrent la montagne avec beaucoup de précipitation. M. d'Estrées commença par se rendre maître d'un temple et de quelques maisons qui étoient à l'autre bout du retranchement. On attaqua ensuite plusieurs autres retranchemens, et on les emporta l'épée à la main. On enleva les drapeaux et toute l'artillerie qu'on y trouva ; dans peu de temps on se saisit de toutes les avenues et de tous les postes qui auroient pu servir aux ennemis à gêner leur embarquement. On envoya, en même temps, un détachement brûler douze vaisseaux qui étoient dans le port, dont il y en avoit neuf de quarante pièces de canon, deux de trente, et un de vingt-quatre : ils étoient armés en guerre. Il y en avoit huit autres qui étoient en flûtes ou bâtimens marchands, chargés de cuirs, de draps et de bas. M. le comte d'Estrées en fit enlever les canons, les marchandises, et les brûla. Il ordonna ensuite à ses troupes de se rembarquer, ce qui se fit avec beaucoup d'ordre, et sans qu'on perdît un seul homme. Cette expédition fut

achevée dans cinq heures de temps et presque à la vue de six mille hommes de troupes réglées des ennemis, qui n'étoient qu'à trois-quarts de lieues de Tingmouth, d'où l'on voyoit quelques-uns de leurs bataillons. M. de Tourville, pour rendre cette expédition plus facile, avoit donné, pendant la nuit, une fausse alarme du côté de Torbài, avec huit ou dix chaloupes remplies de soldats qui avoient des mèches allumées. Les Anglois, craignant qu'on ne fît une descente de ce côté, y avoient envoyé la plus grande partie de leurs forces.

Malgré les ordres précis que M. le comte d'Estrées avoit donnés de ne causer aucune espèce de dommage aux habitans, les soldats et les matelots pillèrent et brûlèrent quinze ou vingt maisons; mais on les obligea de rapporter tout ce qu'ils avoient pris, et on le brûla, à la tête des troupes, avant le rembarquement. Il avoit deux motifs pour agir ainsi : il sentoit qu'il ne devoit pas laisser les matelots et les soldats jouir du fruit de leur désobéissance, et qu'il

qu'il lui faudroit perdre beaucoup de temps pour trouver ceux à qui les effets appartenoient. Après cette expédition, la flotte leva l'ancre, reprit la route de France, et arriva le 17 août à Brest où elle désarma.

Le comte d'Estrées, voyant que la cour n'étoit pas disposée à faire de nouvelles entreprises sur mer, ne voulut pas rester dans l'inaction : il alla en Allemagne joindre l'armée que commandoit monseigneur le dauphin, y resta jusqu'à la fin de la campagne ; et y donna encore des preuves de ses talens pour la guerre sur terre.

Le duc de Savoie s'étant joint aux ennemis de la France, Louis XIV envoya contre lui M. de Catinat, alors lieutenant-général, qui le battit à Stafarde, prit plusieurs villes de ses états, et mit le siège devant Nice. M. le comte d'Estrées eut ordre d'aller avec une escadre bloquer le port de cette ville, pour empêcher que les alliés du duc de Savoie ne secourussent cette ville. Elle se rendit le 26 mars 1691 ; mais le gouverneur de la citadelle résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La

citadelle de Nice est située sur un rocher qui forme autour un glacis naturel et parfaitement bon. Elle est environnée d'une fortification très-bien revêtue ; il y a, en outre, un ouvrage a corne du côté de la ville.

Le 27, M. de Catinat fit dresser une batterie à Montalban, d'où l'on voit la citadelle à revers. Les équipages de quatre vaisseaux qu'on avoit fait avancer de ce côté, montèrent quatre pièces de canon sur la montagne, mais elles se trouvèrent trop éloignées et on les transporta au milieu ; on y établit, en outre, une batterie de mortiers. Le 28 au matin, M. de Catinat entra dans la ville, et deux heures après, M. le marquis de Tournon, qui en étoit gouverneur, en sortit avec sa femme et sa fille. M. de Catinat les fit escorter jusques sur la route de Turin ; les assiégés firent grand feu de leur artillerie et de leur mousquèterie sur ceux qui sortirent de la place. Ils jetèrent des bombes dans la ville et tuèrent plusieurs personnes. Le soir, les mortiers s'étant trouvés en état, on lanç

une douzaine de bombes sur la citadelle ; pour voir s'ils ajustoient bien : le 29 les assiégés firent encore un grand feu. M. de Catinat ordonna de remplir des sacs à terre pour faire des fascines et achever les batteries. On lança encore quelques bombes dans le château : sur les huit heures du soir M. de Catinat fit ouvrir la tranchée dans deux endroits. Il fit prier M. le comte d'Estrées de faire placer, par les matelots, plusieurs batteries sur la montagne de Montalban, parce qu'une seule ne suffisoit pas, et d'en faire établir aussi sur les hauteurs voisines. Le comte y fit travailler avec tant de promptitude, qu'elles furent toutes établies et en état de tirer le lendemain à midi. Pour encourager ceux qui travailloient à cette opération, il y avoit passé la nuit. M. de Catinat alla les visiter sur les trois heures après midi, et marqua beaucoup d'étonnement de ce qu'à force de bras, on avoit placé du canon et des mortiers dans des endroits tout remplis de précipices et presque inaccessibles. Il fut en même temps très-satisfait de l'effet

qu'elles firent en sa présence, et dit à M. le comte d'Estrées : » M. quand on est secondé par un officier tel que vous, on est toujours sûr de réussir dans toutes sortes d'entreprises «. Il le pria en même temps de laisser quelques officiers de marine avec quelques matelots pour diriger les mortiers et lancer les bombes. M. le comte d'Estrées confia cette opération à M. de Raisons, commissaire de la marine, et lui laissa environ cinquante matelots dont il connoissoit la capacité. M. de Raisons fit lancer les bombes si à propos, qu'il en tomba trois sur un édifice situé à côté du donjon : c'étoit un grand magasin à poudre qui sauta avec une partie du donjon, démonta le canon des assiégés de ce côté, et leur tua quatre ou cinq cents hommes : les débris de cet édifice renversèrent vingt ou trente maisons. Le fracas que fit l'explosion du magasin à poudre, dans lequel il y en avoit cinq cents soixante milliers, fut si terrible, qu'on l'entendit de plusieurs lieues ; la citadelle en trembla, et tous ceux qui étoient dedans furent effrayés : cepen-

dant le gouverneur voulut encore se défendre.

Les assiégeans surent si bien profiter de la consternation que cet événement avoit jeté parmi les assiégés, qu'ils se logèrent sur la palissade du chemin couvert, du côté de la ville, et à l'autre attaque, ils avancèrent jusqu'au redan, où l'on attacha les mineurs.

Le premier avril, une bombe tomba encore sur un magasin dans lequel il y avoit quarante quintaux de poudre ; il sauta encore et écrasa un nombre considérable d'hommes, parmi lesquels se trouvèrent presque tous les chirurgiens. Les succès excitèrent l'ardeur des assiégeans : ils lancèrent une multitude de bombes sur la citadelle ; le feu de leur artillerie et de leur mousquèterie redoubla, et le nombre des déserteurs parmi les assiégés augmenta.

Le 2, le feu continua jusqu'à deux heures après midi. Le comte de Frosaque, gouverneur de la place, voyant qu'elle étoit ouverte de tous côtés ; que la moitié de la garnison avoit été ensevelie sous les

ruines des bâtimens ; que presque toutes les maisons étoient détruites, fit battre la chamade vers le midi sur les bastions ; mais les François étoient si occupés à l'artillerie, qu'ils n'entendirent pas. Le gouverneur fit augmenter le nombre des tambours jusqu'à douze qui battoient de toutes leurs forces : on arbora en même temps drapeau blanc, et tous les soldats de la garnison crièrent : *vive le roi de France*, en jetant leurs chapeaux en l'air. Alors M. de Catinat fit cesser le feu ; mais il ordonna qu'on se tint toujours sur ses gardes : il ne pouvoit s'imaginer qu'une place aussi forte et aussi importante se rendit si promptement. Il n'y avoit que cinq jours de tranchée ouverte ; les assiégés laissèrent tomber un billet par lequel ils demandèrent qu'on leur accordât deux heures pour parler d'accommodement. On envoya des officiers de part et d'autre : il y eut quelques contestations, parce que ce gouverneur vouloit exiger ce que M. de Catinat refusoit absolument. A la fin on s'accorda, et les François entrèrent dans la citadelle après,

que les ennemis l'eurent évacuée. La perte de cette place priva le duc de Savoie des secours qu'il attendoit de ses alliés par mer.

Il est certain qu'on dut, en partie, la prise de cette importante place à la grande capacité du comte d'Estrées ; il étoit presqu'impossible de résister à deux généraux tels que M. de Catinat et lui. Leur triomphe fut d'autant plus éclatant, que plusieurs officiers d'une grande réputation avoient échoué devant la citadelle de Nice. Le célèbre Barberousse, à la tête des Turcs, et le duc d'Enguien, à la tête des François, l'attaquèrent par chacun un côté, vers l'an 1543, et furent obligés de lever le siége. On fit cette plaisanterie lorsqu'on apprit la conquête : *Barberousse a manqué Nice, et Barbegrise en a triomphé.* M. de Catinat commençoit à être d'un âge avancé.

Après la prise de Nice, M. le comte d'Estrées se rendit avec sa flotte devant Oneille. Il somma d'abord la ville et le château de se rendre : les habitans et la

garnison se disposoient à le faire : ils avoient déjà nommé des députés pour convenir des conditions ; mais M. le comte de Frosaque, ancien gouverneur de Nice, y arriva avec deux mille hommes de troupes réglées, et deux mille de nouvelles levées : il en mit une partie dans la citadelle ; posta le reste sur la côte dans un endroit avancé, et fit tirer plusieurs coups de canon sur la flotte. M. le comte d'Estrées fit alors établir ses mortiers et lâcha des bombes jusqu'à minuit ; mais la tempête l'obligea de lever l'ancre et de partir, parce qu'il craignoit d'échouer sur la côte. Avant de partir, il contraignit les habitans des environs de lui fournir les mêmes sommes qu'ils payoient au duc de Savoie. De là, il se rendit aux îles d'Hières, d'où il partit sitôt qu'il eut fait radouber ses vaisseaux et rafraîchir ses équipages, et alla assiéger Barcelone. Le dix mars, il lança des bombes sur la ville, et continua pendant plusieurs jours : il détruisit l'arsenal, le palais du vice-roi, la principale église et environ cent maisons, et alla ensuite mouiller

l'ancre devant Alicante. Il trouva six vaisseaux dans la rade : quatre mirent pavillon génois, un mit pavillon vénitien, et le sixième n'en mit point. Les capitaines des cinq premiers allèrent à bord du vaisseau de M. le comte d'Estrées, et lui dirent que celui qui n'avoit point arboré de pavillon étoit génois ; que les Espagnols le retenoient depuis environ dix-huit mois, sous prétexte qu'il étoit chargé de marchandises de contrebande : ils lui apprirent que l'amiral Papachin étoit à Malaga avec cinq vaisseaux et deux brûlots : cette nouvelle n'empêcha pas M. le comte d'Estrées de faire ses dispositions pour bombarder Alicante. Il fit approcher des murailles ses galiotes à bombes jusqu'à la portée du mousquet. Les ennemis firent un grand feu sur elles et tuèrent plusieurs matelots ; les François continuèrent cependant leurs opérations : ils commencèrent à lancer des bombes sitôt que la nuit fut arrivée, et l'on vit en peu de temps que le feu étoit dans plusieurs endroits de la ville.

M. le comte d'Estrées, ayant résolu

d'attaquer un môle qui est devant Alicante et s'avance en droite ligne, environ deux toises dans la mer, donna ordre à M. de Pointis d'aller le canonner avec les galères. Cet officier exécuta les ordres du général et chassa en peu de temps les Espagnols qui étoient sur ce môle, et qui, par le feu d'artillerie qu'ils y avoient placée, incommodoient beaucoup les François. On continua à lancer des bombes sur la ville, et on la détruisit presqu'entièrement.

Le 29, la frégate qui étoit en garde du côté de l'ouest, fit signe qu'elle voyoit paroître un grand nombre de vaisseaux: M. le comte d'Estrées fit mettre aussitôt toute la flotte à la voile, et peu de temps après l'on aperçut l'armée d'Espagne qui étoit composée de dix-huit vaisseaux de guerre, de deux galères, et de trois brûlots; elle venoit vent arrière, sur celle de France. M. le comte d'Estrées se hâta de sortir de la rade; rangea sa flotte en ordre de bataille, et avança sur les ennemis; mais les Espagnols, quoique supérieurs en forces, évitèrent le combat. M. le comte d'Estrées

profita de leur timidité pour s'éloigner d'eux. Il crut qu'il étoit plus prudent de ramener sa flotte en France, que de l'exposer, avec ses forces inégales, au hasard d'une bataille : il rangea les côtes de la Barbarie et rentra à Toulon au mois d'août de la même année. Ainsi M. le comte d'Estrées exécuta sans échec les ordres qu'il avoit reçus et causa une perte considérable aux Espagnols par le bombardement de Barcelone et d'Alicante. Sa contenance fière et hardie en imposa tellement aux ennemis, qu'ils n'osèrent l'attaquer, quoique beaucoup supérieurs en nombre. Une troupe peu nombreuse devient une armée formidable lorsqu'elle est commandée par un habile général.

Louis XIV, voyant presque toute l'Europe soulevée contre lui, mit plusieurs armées sur pied en 1692, et fit équiper deux flottes ; une sur l'Océan, de quarante-quatre vaisseaux que devoit commander M. le comte de Tourville, et l'autre sur la Méditerranée de treize vaisseaux, commandés par M. le comte d'Estrées qui de-

voit aller joindre M. de Tourville dans la Manche. Nous avons donné les détails du combat de la Hogue dans la vie du maréchal de Tourville. Nous allons faire connoître ici quels furent les motifs qui empêchèrent M. le comte d'Estrées de se rendre dans la Manche avec son escadre. Il se mit en mer au mois de mai, prit la route du détroit pour entrer dans l'Océan. Le 18 du même mois, il étoit vis-à-vis de l'entrée et se préparoit à le passer : mais il s'éleva tout-à-coup une tempête si furieuse, qu'elle sépara tous les vaisseaux de son escadre. L'*Assuré*, que commandoit M. le chevalier de Chateau-Regnaut, et le *Sage*, que montoit M. de la Guiche, furent obligés d'aller se faire échouer sur les côtes de Ceuta, place qui appartient au roi d'Espagne. M. de Chateau-Regnaut, M. de la Guiche et quelques officiers eurent le bonheur de se sauver ; mais le gouverneur de Ceuta fit arrêter le reste des équipages, et retint prisonniers tous ceux qui le composoient. M. le comte d'Estrées ayant appris le malheur de ces deux vaisseaux, et que

que presque tous les équipages étoient restés prisonniers, ordonna d'arborer pavillon hollandois sur les autres vaisseaux de son escadre et fit voile du côté d'Alicante. Plusieurs chaloupes prirent l'escadre françoise pour une escadre hollandoise, et regardant ceux qui étoient dessus comme leurs alliés, ils allèrent leur porter des rafraîchissemens. M. le comte d'Estrées les fit toutes arrêter, et écrivit au gouverneur d'Alicante une lettre, à peu près conçue en ces termes : » Je vous crois trop galant homme, pour désapprouver la ruse de guerre dont je viens de faire usage. Je vous prie de mander au gouverneur de Ceuta, que les prisonniers que j'ai faits auprès de cette ville, seront très-bien traités, et que j'espère qu'il tiendra la même conduite à l'égard de ceux qu'il a faits dans les vaisseaux qui ont échoué sur ses côtes «. Le gouverneur d'Alicante lui fit une réponse fort honnête, et lui envoya des rafraîchissemens.

M. le comte d'Estrées leva l'ancre et continua sa route. Il aperçut quatorze

vaisseaux tant anglois que hollandois ; avança dessus ; enleva leurs marchandises et les fit échouer. Il poursuivit ensuite les autres vaisseaux de la flotte ; les serra de si près, qu'ils se firent aussi échouer, pour ne pas tomber entre ses mains : toutes leurs marchandises furent perdues. Comme les deux vaisseaux d'escorte s'étoient fait échouer avec le reste de la flotte, le comte d'Estrées voulut les remorquer, mais les ennemis y mirent le feu, et on les vit bientôt sauter. Il arriva enfin à Brest ; mais il étoit trop tard ; la flotte que commandoit le comte de Tourville avoit été battue. Il reçut ordre de retourner sur la Méditerranée avec une escadre de quinze vaisseaux de guerre et quelques brûlots, et de faire tout ce qui dépendroit de lui pour joindre une flotte de vaisseaux marchands anglois et hollandois qui devoit prendre cette route. Les commissaires de l'amirauté d'Angleterre, étant instruits des ordres que la cour de France avoit donnés à M. le comte d'Estrées, envoyèrent vingt vaisseaux de guerre pour escorter la flotte

marchande. M. le comte d'Estrées partit de Brest le premier de septembre 1692, et passa le détroit de Gibraltar, sans rencontrer la flotte des Anglois et des Hollandois.

La cour de France avoit encore un autre motif pour envoyer le comte d'Estrées, avec une escadre dans la Méditerranée. On vouloit qu'il appuyât la négociation du comte de Rebenac auprès du prince d'Italie, pour les engager à ne fournir aucunes contributions aux Impériaux, et à ne pas les laisser prendre des quartiers d'hiver dans leurs pays. On savoit que le roi d'Espagne avoit fait armer une escadre de douze vaisseaux de guerre, de trois brûlots, d'une tartane d'avis : qu'il avoit fait embarquer beaucoup de troupes, afin d'intimider les princes d'Italie et de les obliger à fournir aux Impériaux ce qui leur seroit nécessaire. On avoit encore intention d'empêcher le roi d'Espagne de seconder le duc de Savoie dans le projet qu'il avoit de faire une invasion en Dauphiné.

Le roi d'Espagne avoit confié ses forces

navales à l'amiral Papachin, qui passoit pour le plus habile officier de mer que l'Espagne eût alors. Cet amiral mit à la voile le 7 août avec la flotte dont nous venons de parler. Papachin attendoit quatre vaisseaux de Galice et quatre autres qui avoient transporté des troupes à Oran, pour renforcer la garnison de cette place. Les quatre qui revenoient d'Oran en rencontrèrent quatre françois à peu près de même force. Les derniers se préparèrent à les attaquer, et les Espagnols se mirent en défense: ces vaisseaux restèrent quelque temps en présence, sans commencer l'action ni d'un côté ni de l'autre. Un des capitaines espagnols, plus bouillant que les autres, avança sur les françois avec tant de violence, qu'il les sépara, se trouva au milieu d'eux, et se battit avec un courage qui étonna les François. Si les trois autres capitaines espagnols l'avoient soutenu, et avoient suivi son exemple, les François auroient été fort maltraités; mais ils prirent honteusement la fuite et le laissèrent exposé à tout le feu des quatre vaisseaux

ennemis, auxquels il fut contraint de se rendre. Le roi d'Espagne, ayant été instruit de la lâcheté des trois capitaines, ordonna qu'on fît leur procès. Ils subirent la punition qui leur étoit justement due : ils furent dégradés et déclarés incapables de servir le roi sur mer et sur terre.

La flotte espagnole, qui étoit alors composée de seize vaisseaux de guerre et de six brûlots, alla mouiller devant Gênes et entra dans le port sans en demander la permission. Ce qui occasionna cette violence, fut l'avis qu'on donna aux Espagnols que les Génois avoient promis à M. de Rebenac de ne plus fournir de vivres aux troupes impériales, et de défendre l'entrée de leurs ports aux vaisseaux d'Espagne. Les Génois furent effrayés, ils crurent que Papachin avoit le projet de bombarder leur ville, ou de s'en rendre maître par surprise. Ils firent venir un grand nombre de troupes de l'île de Corse, pour renforcer la garnison de Gênes, et défendirent à tous les bourgeois de loger aucun soldat étranger. L'amiral Papachin fit dé-

barquer trois mille hommes qui partirent pour Milan. Il fit ensuite voile du côté de Naples, dans le dessein d'y passer l'hiver. Il parcouroit les côtes d'Italie, pour intimider les puissances de cette contrée et les forcer d'accorder aux alliés contre la France les contributions qu'on leur demandoit.

Sitôt que M. le comte d'Estrées fut arrivé à Toulon avec sa flotte, trente galères commandées par M. le bailli de Noailles, partirent de Marseille pour aller le joindre. Lorsque la jonction fut faite, le comte d'Estrées mit à la voile dans l'intention de chercher l'amiral Papachin et de lui livrer bataille. Il détacha de sa flotte une frégate de trente-six canons, pour aller à la découverte. M. Deschiens rencontra, sur les côtes d'Espagne, deux bâtimens ostendois, leur livra combat; en coula un à fond et obligea l'autre à se faire échouer: peu de temps après il en rencontra un espagnol dans lequel il y avoit deux cents cinquante nègres: il le prit, le conduisit à Toulon, et alla rejoindre sa flotte.

L'amiral Papachin, ayant obtenu des princes d'Italie, ce qu'il désiroit, conduisit sa flotte dans les ports d'Espagne, et M. le comte d'Estrées, qui n'arriva qu'après sa retraite, le chercha inutilement. Voyant qu'il n'avoit plus rien à faire sur les côtes d'Italie, il retourna à Toulon.

Au printemps de 1693, M. le maréchal de Noailles, qui commandoit une armée en Catalogne, résolut d'assiéger Rose. Cette ville est défendue par un fort qu'on appelle le *Bouton de Rose* ou *le fort de la Trinité.* C'est une place très-forte, quoiqu'elle soit dominée du côté de la terre par une montagne; mais il est impossible d'y monter du canon: d'ailleurs, il y a un mur fort épais pour couvrir le fort, qui n'est qu'à une portée de canon de la ville et la défend du côté de la mer. Ce qu'on appele le *golfe de Rose*, est un enfoncement de la mer qui va à plus de quatre lieues dans les terres. Ce golfe commence au bout des Monts Pyrénées, où est situé le château dont nous venons de parler, et finit à la petite ville d'Emprias.

La ville est très-bien fortifiée. Elle a cinq bastions revêtus de pierres de taille. Celui qu'on appelle le bastion de St-Jean, aboutit à trente-cinq toises de la mer. Celui qui est du côté de la montagne, se nomme le bastion de Saint-Georges; celui qui suit, porte le nom de St-André. Le quatrième est le bastion de Saint-Jacques, et le cinquième porte le nom de Sainte-Marie. Les trois qui sont du côté de la plaine, ont des contre-gardes à leur tête. Il y a dans la ville une place d'armes à mettre environ quatre mille hommes. Il n'y a pas de fossé du côté de la mer. On y a seulement construit une palissade. Le fossé qui l'environne de l'autre côté, a environ deux cents toises de large : il est ordinairement à sec ; mais on peut le remplir d'eau quand on veut. Il y a cinq demi-lunes. Les approches de la place sont très-difficiles, parce qu'elle est en terre et rasante.

La cour fit équiper une escadre à Toulon ; en donna le commandement à M. le comte d'Estrées, qui alla mouiller devant Rose le 27 mai, et rangea ses vaisseaux en

ligne devant le golfe, pour empêcher les ennemis de fournir à la place des secours par mer. M. le bailli de Noailles ne tarda pas à le joindre avec les galères.

M. le maréchal de Noailles arriva le 29 devant la ville avec l'armée de terre. Il fit ouvrir la tranchée la nuit du premier au 2 de juin. La garnison étoit composée de deux mille hommes de pied et de quatre cents cavaliers. On établit les batteries de canon, et on fit descendre à terre plusieurs matelots pour servir les mortiers : M. Deschiens, commissaire de la marine, fut chargé de les commander. Le 3, on commença à jeter des bombes dans la place, et elles y causèrent beaucoup de dégât. Le 5 au soir, on fit descendre des galères deux mille cinq cents hommes : on en forma quatre bataillons, et on en envoya deux monter la tranchée. La nuit du 5 au 6, on attaqua la contrescarpe ; on en chassa les ennemis, et on s'y établit ; on prit ensuite la demi-lune. Le canon des assiégeans fut si bien servi, qu'on détruisit les batteries des assiégés qui ne tirèrent que 5 ou 6

coups pendant trois jours. Le 8, on somma le gouverneur de se rendre ; mais il répondit qu'il vouloit mériter l'estime du général qui l'attaquoit, en se défendant vigoureusement. Le 9, il eut le bras cassé d'un éclat de bombe : alors il fit battre la chamade et capitula. Les Espagnols sortirent de la place le 10, tambours battans, mèches allumées, avec armes et bagages et deux pièces de canon. Le gouverneur étoit à la tête de la garnison, mais en litière à cause de sa blessure.

On trouva dans la place dix-huit pièces de canon de fonte, une grande quantité de grenades et de bombes, soixante milliers de poudre et quantité d'autres munitions. Le fort de la Trinité se rendit au bout de cinq jours.

Après la prise de Rose, M. le comte d'Estrées alla joindre la flotte de M. de Tourville qui l'attendoit au cap St-Vincent ; il lui aida à prendre une partie de la flotte de Smirne qui étoit composée de vaisseaux marchands et escortée par vingt-sept vaisseaux de guerre. Nous avons donné les dé-

tails de cette action mémorable dans la vie du maréchal de Tourville, et nous y renvoyons le lecteur.

Louis XIV, ayant envie de pousser ses conquêtes en Catalogne, fit faire un armement formidable à Perpignan et dans plusieurs places voisines; il donna le commandement de l'armée à M. le duc de Vendôme, parce que M. le maréchal de Noailles étoit dangereusement malade.

Le roi d'Espagne, instruit des projets de Louis XIV, et des préparatifs qu'il faisoit, eut peur que son armée n'assiégeât Barcelone. Il envoya ordre de réparer les fortifications de cette place, d'y en faire de nouvelles; y fit défiler un si grand nombre de troupes, que la garnison se trouva composée de onze mille hommes de troupes réglées et de quatre mille de milices. Il y fit transporter des munitions de guerre et des vivres en abondance, y envoya quatre cents piastres, afin que la garnison fût payée régulièrement et qu'elle pût faire une vigoureuse résistance : il en donna le gouvernement au comte de Corsana qui avoit la

réputation d'un brave officier. Il envoya aux environs de Barcelone une armée de dix-huit mille hommes et en confia le commandement au comte de Velasco, vice-roi de Catalogne.

Le roi de France fit armer trente galères à Marseille qui prirent la route de Barcelone sous le commandement du bailli de Noailles. Le comte d'Estrées arriva devant le port de cette place le 4 de juin 1697, avec vingt vaisseaux de guerre et des vaisseaux de transport, chargés de canons, de mortiers et de munitions nécessaires pour un siége, avec des farines pour la subsistance de l'armée de terre, pour quatre mois, et de l'avoine pour six semaines.

Le 12 du même mois, M. le duc de Vendôme investit Barcelone. C'est une grande ville, bien peuplée, très-commerçante et très-riche : c'est la capitale de la Catalogne. Son port est un des plus beaux de l'Espagne. Elle est située dans une plaine le long de la mer. Du côté de la terre, elle est défendue par un fort bâti sur un roc escarpé de toutes parts. Elle est divisée

en

en deux villes, l'ancienne et la nouvelle, qui sont séparées l'une de l'autre par des murs et par quelques tours. Toutes deux sont fermées par une double muraille, environnée de fossés à fond de cuve, de remparts fort élevés ; de quelques tours et de plusieurs bastions. Le port est fort commode, il est à l'abri des vents et couvert d'un côté par le fort de Mont-Jouy, qui s'avance dans la mer en forme de promontoire ; et de l'autre, par un môle qui a environ trois cents pas, et est revêtu d'un quai. Comme la ville est fort grande, il auroit fallu, pour l'investir, une armée plus considérable que n'étoit celle de M. de Vendôme, et il ne put le faire que d'un côté ; ce qui rendit le siége plus difficile et plus long.

On ouvrit la tranchée la nuit du 15 au 16 de mai. Pendant qu'on y travailloit, M. d'Estrées faisoit lancer des bombes avec ses galiotes sur la ville. Elles mirent le feu dans plusieurs endroits, principalement à un magasin de farines qui fut réduit en cendres. Le feu des assiégés étoit terrible. Ils

firent une sortie, pendant la nuit, avec six cents hommes; mais ils furent repoussés par la cavalerie qui étoit de garde à la tranchée. Les galiotes continuoient toujours à lancer des bombes.

Le comte de Vélasco, qui n'étoit campé qu'à deux lieues de Barcelone, forma le projet d'attaquer M. de Vendôme dans son camp, et fit dire à la garnison de faire une sortie dans le même moment qu'il feroit cette attaque. M. de Vendôme en fut averti et résolut de l'attaquer lui-même : ce qu'il fit le 14 de juillet; il laissa dans son camp les troupes qu'il crut nécessaires pour résister aux assiégés en cas qu'ils fissent une sortie, et se mit en marche deux heures avant le jour avec le reste de son armée. Il rencontra une grande garde avancée qui se replia : il la poursuivit si promptement, qu'il entra dans le camp avec elle, et culbuta tout ce qu'il rencontra. Les ennemis prirent l'épouvante en se voyant chargés si vivement, et songèrent plutôt à s'enfuir qu'à se défendre. Le comte de Vélasco étoit au lit dans le village de Saint-Felix,

où il avoit établi le quartier général ; il se sauva avec une si grande précipitation, qu'il n'eut pas même le temps de s'habiller. Les François entrèrent dans le village, le pillèrent : ils enlevèrent une quantité prodigieuse de vaisselle d'argent. Un dragon et un cavalier trouvèrent la cassette du comte et l'enlevèrent. Il y avoit cinq mille cinq cents pièces de quatre pistoles ; un officier prit sa canne qui étoit garnie de diamans d'un grand prix. On enleva en outre six ou sept cents chevaux, parmi lesquels il s'en trouva de très-beaux. M. de Vendôme fit mettre le feu au camp des ennemis et se retira. M. d'Usson attaqua un autre camp des Espagnols avec dix mille fusiliers, trois cents cavaliers et deux cents dragons, les en chassa, le pilla et le brûla. La perte que les ennemis firent dans ces deux occasions, fut évaluée à trois mille hommes, et les François n'en perdirent que quatre-vingt.

Lorsque M. le duc de Vendôme fut retourné au camp, il ordonna qu'on fit jouer la mine sous le bastion de la porte neuve :

elle y fit une brèche de huit ou dix toises. M. le comte d'Estrées, qui étoit aussi habile dans la guerre de terre que dans la guerre de mer, descendoit souvent à terre et alloit demander de l'emploi à M. le duc de Vendôme, qui lui confia plusieurs détachemens de cavaliers et de dragons, et le chargea de garder les derrières de l'armée que les miquelets, et plusieurs camps volans de troupes réglées, harceloient sans cesse; il s'acquitta si bien de cette commission, qu'il détruisit une partie des miquelets et des camps volans, et écarta l'autre. Comme on s'étoit rendu maître de deux bastions, M. le comte d'Estrées ouvrit dans le conseil l'avis d'intimider la garnison et de lui en imposer, en faisant attaquer les derniers ouvrages de la place en plein jour par des grenadiers soutenus par plusieurs corps tirés de différens régimens. M. le duc de Vendôme lui demanda s'il exécuteroit lui-même ce qu'il proposoit. Il dit à M. de Vendôme qu'il lui feroit grand plaisir de l'en charger et qu'il lui répondoit de la réussite. Il attaqua les ouvrages et les emporta.

Enfin le gouverneur capitula le 10 août. Le lendemain, le chevalier de la Farre prit possession d'une des portes de la ville; et la garnison sortit par la brèche, avec trente pièces de canon, six mortiers et de la poudre pour tirer trente coups de chaque pièce. Ce siége dura cinquante-deux jours de tranchée ouverte.

Autant la prise de Barcelone causa de joie et de satisfaction au roi de France, autant elle causa de chagrin au roi d'Espagne. Il déposa dom Vélasco de la vice-royauté de Catalogne, et lui envoya ordre de se retirer dans ses terres. Louis XIV combla d'honneurs le duc de Vendôme. Le comte d'Estrées partit le 16 août avec les vaisseaux de guerre, se rendit à Toulon et désarma.

La paix de Riswick rétablit la tranquillité dans l'Europe et l'union entre les souverains et les peuples. Louis XIV voulut en profiter pour faire valoir les droits de ses enfans sur la couronne d'Espagne : il désiroit en même temps que Charles II, qui étoit attaqué d'une maladie mortelle

les appuyât par un testament. Il envoya le comte d'Estrées avec une escadre sur les côtes d'Espagne, sous le prétexte apparent de favoriser le commerce de la France; mais, dans le secret, pour connoître la disposition des Espagnols; même pour les préparer à reconnoître un de ses petit-fils pour leur roi. Le comte remplit les intentions de sa majesté: il établit une discipline exacte parmi les François qui étoient sous ses ordres, se comporta avec tant de prudence et de douceur, qu'il gagna l'estime et l'amitié des Espagnols et la confiance de Charles II. Enfin M. le maréchal d'Harcourt, alors ambassadeur de France en Espagne, agissant de concert avec lui, parvint à engager sa majesté catholique à appeler le duc d'Anjou à la couronne d'Espagne.

Le roi Charles II mourut le premier novembre 1700: son testament fut ouvert dans le conseil de Castille, et l'on y trouva que sa majesté appeloit à la succession entière de toutes les Espagnes, M. le duc d'Anjou, second fils de monseigneur le

dauphin. La reine d'Espagne et les régens du royaume établis par le feu roi, écrivirent sur le champ à Louis XIV pour lui donner la première nouvelle de la disposition testamentaire du feu roi en faveur du duc d'Anjou. Le 3 du même mois la reine et les régens dépêchèrent un second courrier à Louis XIV, pour prier sa majesté de leur accorder le duc d'Anjou pour leur roi, et témoigner le désir qu'ils avoient de le voir. Le 7, ils envoyèrent à ce monarque une copie collationnée du testament, et réitérèrent leurs instances pour qu'on leur envoyât leur nouveau roi. Lorsque le marquis de Castel-dos-Rios présenta la copie du testament au roi, il pria sa majesté de vouloir bien l'accepter, et en même temps de proclamer le duc d'Anjou roi d'Espagne. Louis XIV lui dit qu'il étoit pénétré de douleur de la mort du roi d'Espagne, et très-sensible à la perte que ce royaume et toute l'Europe venoient de faire d'un prince si pieux et si équitable; qu'il réfléchiroit sur la disposition qu'il avoit faite de ses états par son testament, et

que dans peu de jours il lui feroit savoir sa résolution. Le roi envoya chercher monseigneur le dauphin, et tint un conseil privé avec lui et ses ministres.

Le 10, un nouveau courrier apporta le testament du feu roi d'Espagne. Le lendemain, l'ambassadeur d'Espagne eut une audience de sa majesté et lui remit le testament. Le même jour un courrier apporta encore une lettre de la régence d'Espagne qui supplioit sa majesté au nom de toute la nation de lui accorder le duc d'Anjou pour roi, conformément au testament de sa majesté catholique.

Le roi fit assembler son conseil où assistèrent monseigneur le dauphin et M. le duc de Bourgogne. Il y eut plusieurs avis pour et contre l'acceptation. Monseigneur le dauphin fit un discours très-fort, pour engager le roi à accepter le testament du feu roi d'Espagne, et finit par ces paroles mémorables : *Je souhaite de pouvoir dire toute ma vie : le roi mon père et le roi mon fils.*

On ignora, pendant plusieurs jours à la cour de France, que le roi avoit résolu

d'accepter le testament de sa majesté catholique, parce qu'il vouloit laisser à l'ambassadeur d'Espagne la satisfaction d'en donner la première nouvelle à la régence.

Le 16, le roi étant entré dans son cabinet avec le duc d'Anjou, fit appeler l'ambassadeur d'Espagne et lui déclara en particulier l'acceptation qu'il avoit faite de la monarchie d'Espagne pour le duc son petit-fils. Il mit ce prince à sa droite et le fit passer dans le second cabinet où étoient monseigneur le dauphin, M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Berri. L'ambassadeur d'Espagne mit un genou en terre et salua sa majesté catholique. Le roi entra dans le cabinet du conseil avec les princes. Aussitôt les ministres étrangers et beaucoup de personnes de considération y entrèrent. Louis XIV leur déclara que M. le duc d'Anjou étoit roi d'Espagne. Il fit appeler une seconde fois l'ambassadeur d'Espagne, lui dit, en lui montrant le duc d'Anjou : *M. saluez votre roi.* L'ambassadeur se mit à genoux et lui baisa la main. Louis XIV sortit et donna la droite au roi d'Espagne.

Leurs majestés allèrent entendre la messe, après laquelle le roi de France conduisit le roi d'Espagne dans le grand appartement, où sa majesté catholique fut saluée de toute la cour. Le roi d'Espagne dîna à son petit couvert, et fut servi de la même manière que ses prédécesseurs ; ce qui fut observé tout le temps qu'il resta en France.

Le départ du roi d'Espagne fut fixé au 4 décembre. Le roi de France et tous les princes et princesses du sang le conduisirent jusqu'au château de Sceaux, où ils dînèrent. Le roi d'Espagne fit ensuite ses adieux au roi de France, à monseigneur le dauphin, aux princes et aux princesses du sang. Il monta dans son carrosse avec M. le duc de Bourgogne et M. le duc de Berri, qui l'accompagnèrent jusqu'aux frontières d'Espagne. Ils s'arrêtèrent dans l'île des Faisans, où le mariage de la reine leur aïeule avoit été arrêté, et où le traité qu'on nomme des Pyrénées fut conclu. Le roi d'Espagne fut remis entre les mains des seigneurs espagnols qui l'étoient venu recevoir ; les

princes et les seigneurs françois retournèrent à Versailles,

Le 14 décembre 1700, on proclama à Madrid le duc d'Anjou roi des Espagnes et des Indes, sous le nom de Philippe V, et, pour solenniser la fête avec plus d'éclat, on quitta le deuil pendant trois jours.

L'empereur Léopold envoya ordre à son ambassadeur en Espagne de protester contre le testament de Charles II. Ce ministre fit sa protesation le 17 janvier 1701.

Louis XIV, instruit que l'empereur, le roi d'Angleterre et les états de Hollande faisoient des préparatifs de guerre formidable, fit passer des troupes en Espagne, en Flandre et en Italie. Il donna ordre, dès le mois de janvier 1701, d'armer plusieurs escadres dans ses ports. Le marquis de Coetlogon partit de Brest, dès le mois d'avril de la même année, avec cinq vaisseaux de ligne et deux frégates chargées d'armes et de munitions de toutes espèces pour les îles de l'Amérique. Elles y portoient en outre des vivres pour un an. Deux autres vaisseaux, chargés aussi d'armes, de

vivres et de munitions de guerre, avoient déjà pris les devans. On tint à Brest un vaisseau et une flûte tout prêts pour porter au marquis de Coetlogon les ordres de la cour, en cas de rupture.

On équipa à Brest une flotte de dix-huit vaisseaux de guerre, et le roi en destinoit le commandement au maréchal de Tourville; mais ce grand homme avoit essuyé tant de fatigues pendant le cours de sa vie, qu'il étoit vieux avant l'âge. Louis XIV nomma à sa place le comte d'Estrées, qui partit de Brest avec une partie de sa flotte, arriva le 4 mai à Cadix, où il reçut plusieurs renforts, et vers le mois de juillet la flotte se trouva composée de vingt-six vaisseaux de guerre, de cinq brûlots et de deux galiotes à bombes. Le premier novembre, il partit de Cadix avec treize vaisseaux, une frégate et neuf brûlots, ayant à bord six cents soldats qu'il transportoit à Naples, où il s'étoit formé une conspiration d'autant plus dangereuse, que les chefs étoient des seigneurs de la plus haute considération : on comptoit parmi

eux

eux le prince de Macchia, dom César d'Avalos, marquis del Vasto, dom Jean Caraffe, dom Charles Sangio, dom Capèce, dom Barthelemi Grimaldi, duc de Telèse, le duc de Spinelli, le prince de Cazette, le marquis de Rusiano. La conjuration avoit été conduite par le baron de Saginet, secrétaire de l'envoyé de l'empereur; il étoit allé à Rome pour conférer avec le cardinal Grimani, le comte de Lambert, etc. Dom Capèce se rendit à Vienne, où il régla avec les ministres de l'empereur une espèce de capitulation par laquelle le prince de Cazette auroit pour récompense la province de Fondi; dom César d'Avalos, le Mont-Ferrat; dom François Spinelli, la principauté de Tarente; dom Joseph de Capèce, le duché de Nole; le marquis de Rusiano, Salerne; dom Carlos de Sangio, le marquisat de Cosance; dom Miletta Caraffe et le prince son neveu, la principauté de Stagliano, conjointement avec dom Jean Caraffe; le prince Macchia, la principauté de Piombino et la charge de grand maréchal de camp; dom Barthelemi Gri-

maldi, la charge de grand écuyer du roi. Les conjurés se proposoient d'assassiner le duc de Médina-Celi, vice-roi, de s'emparer du château de l'OEuf et des autres châteaux; de se rendre ensuite maîtres de ce royaume et de la ville de Naples et de les remettre à l'empereur. Ils s'étoient déjà emparés de la tour de Sainte-Claire et de celle de Saint-Laurent, où ils s'étoient retranchés. M. le duc de Popoli, commandant les troupes du royaume, les y attaqua, les y força et les contraignit de prendre la fuite, après leur avoir tué beaucoup de monde. Dom Charles de Sangio et le baron de Sanginet eurent la tête tranchée. On trouva dans les poches du dernier la commission et les instructions que l'empereur lui avoit données. Joseph Capèce se poignarda, et sa tête fut exposée avec celles des autres, sur les murs de la citadelle. Le prince Riccia fut arrêté sur la frontière du royaume. Le prince Cajotan et les deux Caraffe furent arrêtés sur les terres de l'état ecclésiastique, par ordre du pape, parce qu'ils avoient désobéi à sa

sainteté qui leur avoit défendu de lever des troupes dans les pays soumis à son obéissance. Les conjurés devoient faire la même tentative sur le royaume de Sicile ; mais la punition de leurs chefs et la présence des François firent tout rentrer dans le devoir.

Le comte d'Estrées avoit l'esprit trop juste pour ne pas sentir qu'il étoit plus intéressant pour Philippe V d'inspirer de l'amour à ses peuples, que la crainte. Il promit au vice-roi de faire valoir auprès du nouveau monarque, son zèle et ses services, encouragea la noblesse et le peuple par des promesses flatteuses ; leur fit un tableau si frappant des qualités et des vertus de Philippe V, qu'ils conçurent tous le désir de le voir. Lorsqu'il fut de retour en France, il alla rendre compte à Louis XIV de ce qu'il avoit fait; des dispositions où étoient les Napolitains, et le détermina à faire passer son petit-fils en Italie. Sa majesté donna ordre au comte de faire équiper la flotte qui étoit à Toulon, d'aller prendre Philippe V en Espagne et

de le conduire à Naples. Le comte d'Estrées s'acquitta de cette commission importante avec tant de zèle, que le roi d'Espagne trouva dans cette navigation, quoiqu'entreprise pendant l'hiver, toute la douceur d'un voyage d'amusement, l'abondance et les délices de la terre; d'une magnificence et un air de dignité qui surprit également les François et les Espagnols, et qui fut cause que sa majesté catholique, étant arrivée à Naples, le nomma grand d'Espagne de la première classe, en disant qu'elle n'avoit auprès d'elle personne qui le fût plus que lui.

Philippe V fit son entrée dans Naples le 15 avril 1702. Il accorda des grâces à ses nouveaux peuples; abolit plusieurs impôts; diminua considérablement celui de l'entrée des grains; déchargea le royaume de deux millions d'arrérage qui étoient dus sur les revenus du patrimoine royal; distribua les charges et les emplois aux grands seigneurs qui s'en étoient rendus le plus dignes, et fit mettre en liberté soixante-dix prisonniers, dont quelques-uns avoient eu

part à la dernière conspiration. Le clergé, la noblesse et les autres corps de l'état, qui s'étoient assemblés à Naples, lui prêtèrent une seconde fois serment de fidélité, et ce monarque leur conserva tous les droits dont ils avoient joui ou dû jouir sous les règnes précédens, et leur en promit de nouveaux, lorsque les circonstances deviendroient plus favorables.

Les Napolitains, pour marquer au roi leur reconnoissance et la joie qu'ils avoient de voir leur souverain, firent de grandes réjouissances; lui présentèrent trois cents mille ducats en forme de don gratuit, et prirent la résolution de faire élever sa statue équestre dans la principale place de la ville. Le pape le fit complimenter par le cardinal Barberin, son légat à *Latere*. Ce prince resta à Naples jusqu'au 2 de juin, qu'il retourna en Espagne, où ses affaires l'appeloient. Ce fut encore le comte d'Estrées qui le conduisit. Il procura à ce prince les mêmes agrémens en retournant, qu'il lui avoit procurés en allant.

Philippe V manda à Louis XIV qu'il

étoit très - satisfait de la manière dont le comte d'Estrées s'étoit comporté avec lui. Le monarque françois voulut marquer sa satisfaction au comte, en le faisant chevalier de ses ordres et en l'élevant à la dignité de maréchal de France, quoique son père vécût encore. Jusqu'alors la maison seule de Montmorenci avoit fourni un exemple semblable. Ce n'est pas que l'existence d'un père illustre et décoré des premières dignités puisse empêcher qu'on accorde au fils les récompenses dues à ses exploits et à sa vertu ; mais il est rare que le fils y arrive d'assez bonne heure pour que le père jouisse de la satisfaction d'être témoin de cette précieuse égalité. Le comte d'Estrées n'avoit pas encore quarante-trois ans accomplis : on l'appela le maréchal de Cœuvres pendant que son père vécut.

L'Angleterre et la Hollande mirent sur mer une flotte considérable pour attaquer les côtes d'Espagne ; une des premières expéditions qu'elle fit, fut contre Cadix, le plus célèbre port de ce royaume. Cette

flotte étoit composée de 140 vaisseaux, tant de guerre que de transport, et commandée par l'amiral Boock : le duc d'Ormond devoit commander les troupes de débarquement. Ils espéroient qu'aussitôt qu'ils paroîtroient, les Espagnols leur ouvriroient les portes de leurs villes, et se rangeroient de leur parti ; mais ils se trompèrent dans leur attente. Le duc d'Ormond fit tirer plusieurs coups de canon et lança quelques bombes sur Cadix ; voyant que la garnison et les habitans se préparoient à faire une vigoureuse résistance, il écrivit au marquis de Villadarias, gouverneur de cette ville, une lettre conçue en ces termes:

» La mauvaise réception que vous avez faite aux troupes qui sont venues sous nos ordres de la part de l'archiduc d'Autriche, pourra vous coûter cher, monsieur, aussi-bien qu'à vos compatriotes. Sa majesté impériale aura des voies plus sûres que celles sur lesquelles elle avoit cru pouvoir faire fond ; et peut-être voudrez-vous réclamer sa clémence, quand elle n'aura pour vous qu'une juste indignation. Il en

est temps encore, monsieur, songez à réparer votre faute. Je vous promets de faire si bien votre paix, que vous serez regardé avec toute sorte de distinction dans une cour où vous verrez fleurir l'ancienne liberté castillane, après que le véritable et légitime roi sera placé sur son trône. La reine d'Angleterre, ma souveraine, m'a fait l'honneur de me confier une lettre de créance, pour garantir tous les traités que je ferai avec vous. Je vous le répète, monsieur, songez au moyen de vous agrandir et de vous affranchir avec le reste de vos compatriotes. J'attendrai votre réponse par le lieutenant que le trompette vous annoncera. Je ne doute pas que vous ne communiquiez ma lettre à votre conseil. Je suis, avec estime, votre très-humble serviteur,

Le duc D'ORMOND.

Réponse du marquis de Villadarias.

» Si le roi mon maître avoit pu prévoir la témérité que ses ennemis ont eue de venir en cette rade, pour suborner ses

sujets, sa majesté m'auroit donné des instructions pour répondre, avec cette politesse dont le seul duc d'Ormond est capable, à toutes les propositions qu'il me fait de la part de l'empereur et de l'archiduc. Je respecte en ces deux princes le caractère de leur majesté ; mais je trouve qu'il est très-glorieux pour moi de pouvoir résister à leurs promesses avec autant de fermeté que j'ai de tranquillité en apprenant leurs menaces.

Philippe V est mon roi. J'ai juré de répandre pour lui jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Voilà les sentimens que des sujets doivent avoir pour un prince instruit dans l'art de gouverner par un aïeul dont le règne a fait envie à tous les autres monarques de l'Europe. Désabusez-vous donc, monsieur, de vos idées mal conçues ; ayez meilleure opinion d'un homme qui vous forcera à l'estimer. Recommencez vos attaques, et soyez sûr que vous n'aurez pas d'autre réponse du conseil que vous me priez de consulter. Vous verrez si nous sommes disposés à faire notre devoir en

gens qui n'ont d'autre chose à craindre que le châtiment dû à la trahison et à la révolte. Nous n'avons que de généreux exemples dans nos ancêtres : ils n'ont jamais cherché leur élévation dans le sang ni dans la fuite de nos rois. Enfin *mori pro patria* est ma devise. Vous pouvez la communiquer à la princese qui gouverne l'Angleterre : jouissez de ses faveurs tant que vous le pourrez, monsieur, et croyez-moi, avec considération «,

Le marquis DE VILLADARIAS.

Cette fière réponse fait un honneur infini à la nation espagnole. Elle causa au duc d'Ormond de la confusion et du dépit en même temps : il redoubla ses effors contre Cadix, mais ils furent inutiles. Voyant que son armée s'affoiblissoit tous les jours, il leva le siége, et les dépenses considérables que les Anglois et les Hollandois avoient faites pour prendre Cadix, furent perdues.

Louis XIV, voyant que le roi de Portugal et le duc de Savoie étoient entrés dans la ligue que l'emperenr avoit formée

contre lui et son petit-fils, résolut d'augmenter ses forces sur terre et sur mer. Il ordonna qu'on équipât à Toulon une flotte considérable pour garder les côtes d'Espagne, et résolut d'en donner le commandement au comte de Toulouse, ayant sous ses ordres le maréchal de Cœuvres : mais cette flotte ne fut prête que l'année suivante.

L'armée navale d'Angleterre et de Hollande, commandée par l'amiral Boock, alla assiéger et prit Gibraltar vers le mois d'août 1704. La flotte de Toulon étoit trop foible pour aller au secours de cette place. Ceux qui la commandoient crurent que ce seroit l'exposer à une perte presque certaine en attaquant les ennemis avec des forces très-inférieures : on continua, avec toute la diligence possible, à radouber les vaisseaux qui étoient en état de servir, et on en construisit de nouveaux.

Au commencement de l'année 1705, le roi nomma M. le comte de Toulouse, grand-amiral de France, et ce prince partit pour Brest dès le commencement de mai; emmena le maréchal de Cœuvres qui devoit

commander sous lui et diriger les opérations. Ils sortirent du port de Brest, le 16 du même mois, avec vingt-trois vaisseaux de guerre. Ayant formé le projet d'aller joindre les vaisseaux qu'on avoit équipés à Toulon, ils prirent la route de Lisbonne, et s'arrêtèrent une demi-journée à l'entrée de la rivière de cette ville et envoyèrent deux frégates jusques sous le château de Cascaye pour enlever quelqu'un qui pût leur apprendre où étoit la flotte ennemie, dont ils n'avoient point encore eu de nouvelles : ils en firent autant à Lagos, et ceux que ces frégates emmenèrent dirent que la flotte des alliés étoit composée d'environ cinquante vaisseaux, qu'elle étoit partie de Lisbonne depuis quelques jours, pour passer le détroit de Gibraltar ; qu'elle devoit être jointe dans sa route par plusieurs vaisseaux de guerre ; qu'il y avoit ordre sur toutes les côtes de Portugal d'avertir tous les vaisseaux anglois et hollandois de se rendre au détroit.

Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres se rendirent à Cadix le 25 du même

même mois ; ils furent obligés de s'y arrê-ter pendant deux jours pour débarquer des munitions dont leur flotte étoit chargée, et qui étoient destinées pour l'armée du roi d'Espagne. Ils firent assembler le conseil, pour délibérer si on passeroit le détroit. On décida qu'il falloit tout risquer pour le passer, afin de joindre l'escadre de Toulon, de se rendre maître de la Méditerranée et de faire échouer les desseins que les ennemis avoient formés sur la Catalogne. Ils eurent la hardiesse de le passer, quoiqu'ils sussent que la flotte ennemie étoit beaucoup plus forte que celle de France. Ils se rendirent à Toulon, où ils trouvèrent dix-neuf vaisseaux de guerre et plusieurs galères qui étoient venues de Marseille, et qui se joignirent à eux. Ils mirent promptement à la voile, et le 7 de juin, à la pointe du jour, étant à deux lieues de Minorque, ils aperçurent la flotte ennemie qui n'étoit éloignée que de trois lieues, et qui, sous un vent frais, faisoit tous les mouvemens nécessaires pour s'approcher d'eux. M. le comte de Tou-

louse, et M. le maréchal de Cœuvres, se disposèrent au combat. Ils ne pouvoient l'éviter, parce que les ennemis avoient beaucoup plus de vent qu'eux. M. le maréchal de Cœuvres conseilla à M. le comte de Toulouse de profiter du peu qu'on avoit pour s'approcher de Toulon, parce qu'il y auroit beaucoup plus d'avantage pour la flotte à livrer combat sur les côtes de France, que par-tout ailleurs. Les ennemis les suivirent toujours à même distance jusqu'au 10, que l'on commença à les perdre de vue. La flotte françoise continua sa route vers Toulon et y arriva le lendemain. M. le comte de Toulouse apprit que, sur la nouvelle de son entrée dans la Méditerranée, les ennemis avoient promptement levé l'ancre de devant Barcelone pour aller à lui. Ainsi ce prince rompit en partie le projet qu'ils avoient formé sur la Catalogne et exécuta l'entreprise la plus hardie que l'on eût formée depuis long-temps sur mer, qui étoit de passer dans la Méditerranée, quoiqu'il sût que les ennemis y avoient une flotte beaucoup plus considé-

rable que la sienne, et dont le principal objet étoit de s'opposer à son passage.

La flotte françoise, ayant encore été renforcée de quelques vaisseaux et de plusieurs galères, se trouva composée de quarante-deux vaisseaux de guerre, de dix-neuf galères, de huit galiotes à bombes, de six brûlots et d'un grand nombre de bâtimens de charge. Elle partit de Toulon le 22 juillet et arriva le premier août devant Barcelone. Le comte de Toulouse, ayant appris que la flotte ennemie avoit paru à la hauteur de Malaga, résolut d'aller la chercher et de lui livrer bataille. Il fit voile vers le îles de Majorque et Minorque et mouilla le 22 août devant Velez-Malaga, à trois lieues à l'orient de cette ville, pour faire aiguade. Le comte et le maréchal envoyèrent quelques frégates à la découverte. A trois heurs après midi, elles firent signal, pour annoncer qu'elles voyoient l'armée ennemie. Aussitôt le comte et le maréchal donnèrent ordre d'appareiller; mais un calme qui survint tout-à-coup, retarda la manœuvre de quelques

heures. L'armée ennemie, qui étoit de trente-sept gros vaisseaux, de sept frégates, de sept galiotes à bombes et d'une flûte, avançoit toujours sur celle de France. Le chevalier Showel, qui commandoit l'avant-garde des ennemis, avançoit avec tant de promptitude, qu'il se trouva fort écarté de son corps de bataille. Le marquis de Vilette conçut le projet de le faire envelopper par les vaisseaux de la tête, et fit signal aux premiers vaisseaux de ligne de faire voile, ce qui n'empêcha pas Showel d'arriver. Il étoit si avancé qu'il se trouva dans les eaux de la flotte françoise, et très-éloigné de son corps de bataille. Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres prirent le parti de retenir le vent en forçant de voiles avec le corps de bataille, afin de couper cette avant-garde et de la mettre entre deux feux. Ce projet étoit bien conçu et auroit réussi; mais Showel retint promptement le vent, et l'amiral Boock qui vit le danger auquel Showel étoit exposé, avança à toutes voiles et fit le signal de commencer le combat.

L'avant-garde de sa flotte arriva sur celle de l'armée françoise, et le combat devint général. Les deux armées étoient à onze lieues au nord de Malaga, et les ennemis avoient le vent sur les François. L'amiral Boock, qui commandoit la flotte ennemie, attaqua le vaisseau de M. le comte de Toulouse; mais il ne soutint pas long-temps le feu terrible que ce prince fit faire sur lui. Il fit arriver deux vaisseaux frais pour prendre sa place et retourna à la charge lorsqu'il les vit fatigués et qu'il eut réparé les dommages qu'il avoit essuyés; mais le feu du prince et de ses matelots continuoit avec tant de violence, que l'amiral anglois plia encore et lâcha prise, et sa division suivit son exemple. Le maréchal de Cœuvres, qui dirigeoit toutes les opérations, se conduisit avec tant de prudence et de capacité, que les François eurent toujours l'avantage, quoique les ennemis eussent le vent sur eux et fussent supérieurs en nombre.

Tous les officiers françois y firent admirer leur prudence et leur courage. M. le bailli de Lorraine avança le plus près qu'il

lui fut possible des ennemis : il fut tué d'un coup de canon ; mais M. de Grand-Pré, qui se trouva commander son vaisseau, se comporta avec tant de prudence, qu'on ne s'aperçut pas de la perte du capitaine ; il eût cent hommes tués sur son bord. Son vaisseau, après le combat, se trouva avoir quarante coups de canon à l'eau. M. de Breulon se tint toujours auprès de lui et le seconda très-bien. M. de Bélingue, second matelot de l'amiral, eut une jambe emportée. M. de Cammelin, qui montoit le premier vaisseau de cette division, aborda trois fois un vaisseau plus fort que le sien et l'auroit enlevé, s'il ne se fût aperçu que le feu y avoit pris en trois endroits. Il en prit une flamme qu'il envoya à M. l'amiral ; il perdit tant de monde et fut tellement désemparé, qu'il fut contraint de sortir de la ligne pour se réparer, aussi-bien que le chevalier de Grancey qui étoit auprès de lui, et qui fut aussi désemparé et tout criblé de coups. Sur les trois heures, deux galiotes ennemies s'approchèrent de l'amiral, et lui lâchèren plusieurs bombes ; mais elles ne lui firent

aucun mal. Le marquis de Vilette et M. du Casse donnèrent, dans cette occasion, les plus grandes preuves de courage et de capacité.

Le combat ne fut pas moins vif à l'arrière-garde. Le marquis de Langeron, qui la commandoit, coula à fond un des vaisseaux ennemis. M. de Roucroi, qui étoit un de ses matelots, fut si maltraité, qu'il sortit de la ligne pour se raccommoder. M. de la Roche-Allard, qui commandoit un vaisseau de soixante canons, eut affaire à l'amiral Calembourg, qui en montoit un de quatre-vingt : il fut obligé de sortir de la ligne; son vaisseau étant tout criblé et désemparé, M. d'Osmond et M. de Pontac, qui commandoient de petits navires, eurent à faire à des vaisseaux beaucoup plus gros que les leurs, et se trouvèrent obligés d'en faire autant. Le combat finit entre les deux avant-gardes, à cinq heures du soir; les deux corps de bataille cessèrent de tirer à sept heures. L'arrière-garde des ennemis continua de tirer toute la nuit, mais de si loin, que les boulets n'arrivoient pas jusqu'à la flotte françoise.

Les ennemis firent usage des bombes pendant le combat, et en lancèrent sur la flotte françoise comme sur une ville de guerre. La plupart tombèrent à la mer; mais quelques-unes atteignirent les vaisseaux françois et les incommodèrent beaucoup.

Le lendemain au matin, lés deux armées se trouvèrent à une lieue près l'une de l'autre et se remirent en ligne, comme pour recommencer le combat.; mais les ennemis s'éloignèrent insensiblement, et à la nuit, les flottes étoient à trois lieues l'une de l'autre. M. l'amiral prit sa route vers les côtes d'Espagne pour y conduire les galères qui étoient dans un parage fort dangereux pour elles, et arriva à Malaga le 27 au matin. Les ennemis passèrent le détroit et se retirèrent à Lisbonne. Les François eurent dans cette action quinze cents hommes tant tués que blessés, du nombre desquels fut le bailli de Lorraine qui périt au commencement de l'action, comme on l'a vu plus haut, et cent cinquante officiers de marque. Quoique ce fût la première action où M. le comte de Toulouse se trou-

vât, il montra autant d'intrépidité et de présence d'esprit que le général le plus consommé dans le service de mer. Quatre de ses pages furent tués à ses côtés.

On ne put savoir à combien se montoit la perte des ennemis : ils la diminuèrent beaucoup dans une relation qui fut publiée à Londres. Un de leurs vaisseaux, nommé l'Albermale, de 64 pièces de canon, fut coulé à fond, et tout l'équipage périt, à l'exception du vice-amiral et de neuf hommes. Ils avoient formé un nouveau projet sur Cadix ; mais la perte de la bataille de Malaga le fit échouer.

Nous nous arrêterons ici un instant pour faire connoître la grande activité et l'étendue des talens de M. le maréchal de Cœuvres. Lorsque Louis XIV ordonna d'équiper une flotte à Toulon, et en confia le commandement au comte de Toulouse et sous lui au maréchal de Cœuvres, sa majesté croyoit qu'ils seroient en état de faire repasser le détroit à la flotte ennemie qui étoit dans la Méditerranée ; mais l'amiral Boock l'avoit joint avec une escadre très-

considérable qu'il avoit amenée des ports d'Angleterre. Le maréchal de Cœuvres en ayant été informé, manda au roi qu'il seroit imprudent de s'exposer avec des forces très-inégales et promit en même temps à sa majesté qu'il se mettroit bientôt en état de paroître devant l'ennemi, de lui livrer même combat, si sa majesté vouloit bien lui donner le pouvoir d'agir, comme il le croiroit nécessaire pour l'intérêt du roi d'Espagne. Louis XIV lui accorda ce qu'il demandoit. M. le maréchal se proposa d'augmenter sa flotte de douze vaisseaux. Il calcula ce qu'il lui falloit d'armes, de munitions, de vivres, de soldats et de matelots, le temps nécessaire pour les faire venir des lieux où ils étoient dispersés, les matériaux, enfin le nombre des ouvriers qu'il faudroit employer, et donna le lendemain son calcul à M. le comte de Toulouse. Ce prince, sur la parole de M. le maréchal de Cœuvres, marqua au roi le jour précis où sa flotte seroit prête à mettre à la voile, et elle le fut en effet. Deux officiers anglois qui étoient prisonniers à

Toulon, et qui rendoient souvent visite à M. le maréchal de Cœuvres, lui avouèrent la veille de son départ, que jusques-là ils n'avoient pu se défendre de regarder son entreprise comme une pure ostentation, ne croyant aucune puissance maritime capable d'exécuter en quatre mois ce qu'il avoit achevé en un. Le maréchal leur répondit : » Je ne doute pas que vous ne regardiez encore comme une ostentation ce que je vais vous dire. C'est que je joindrai les deux flottes combinées le 25 août aux environs de Malaga, je leur livrerai combat, et les battrai «. Ils apprirent, avec étonnement, qu'il avoit ponctuellement exécuté ce qu'il leur avoit annoncé.

Sitôt que le roi d'Espagne eut appris la victoire que M. le comte de Toulouse avoit remportée sur les Anglois et les Hollandois, il envoya l'ordre de la Toison d'Or à ce prince, en honora aussi M. le maréchal de Cœuvres, et y joignit son portrait enrichi de diamans : il le nomma en même temps général des mers d'Espagne, avec des appointemens considérables qu'il atta-

cha à cette place. Sa majesté catholique envoya en outre cent pipes de vin d'Alicante à la flotte, beaucoup de rafraîchissemens pour les officiers, les soldats et les matelots.

M. le comte de Toulouse détacha de la flotte dix-neuf vaisseaux, dont dix étoient de ligne : les autres étoient des frégates : il en donna le commandement à M. de Pointis, qui fut chargé de transporter trois mille hommes de troupes à M. le marquis de Villadarias qui se préparoit à faire le siége de Gibraltar dont les Anglois s'étoient emparés. Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres prirent la route de Toulon avec le reste de la flotte ; y arrivèrent le 3 de novembre 1703, et se rendirent à Fontainebleau, où la cour étoit alors. Lorsque M. le maréchal de Cœuvres eut rendu compte au roi de la campagne qu'il venoit de faire sous les ordres de M. le comte de Toulouse, il lui demanda s'il ne trouveroit pas mauvais qu'il acceptât le titre de général des mers pour le roi d'Espagne, dont sa majesté catholique l'avoit honoré. Louis

XIV

XIV lui répondit que le roi d'Espagne l'avoit prévenu et qu'il lui permettoit de recevoir ce témoignage de l'estime que sa majesté catholique avoit pour lui. M. le maréchal de Cœuvres pria le roi de ne pas exiger de lui qu'il prît les appointemens qui y étoient attachés. Louis XIV lui dit que c'étoit pousser trop loin la délicatesse. M. le maréchal lui répliqua : » Sire, j'ai accepté un rang et des dignités qui influent sur le service et le bien de deux couronnes: mais il me paroît d'une trop dangereuse conséquence qu'un sujet, comblé des grâces de son roi, lié à lui par les lois de l'honneur et par la foi des sermens, reçoive d'argent d'aucun prince, fût-il comme le roi d'Espagne, le petit-fils de son maître «. Ce langage plein d'honneur et de sentiment plut au roi : il le laissa maître d'agir comme il le jugeroit à propos.

Au mois d'avril de l'année 1706, le roi d'Espagne se mit à la tête de son armée ayant sous ses ordres le maréchal de Tessé. Sa majesté catholique commença la campagne par le siége de Barcelone. On ouvrit

la tranchée la nuit du cinq au six d'avril. Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres se hâtèrent d'équiper la flotte qui étoit à Toulon, et se rendirent devant Barcelone pour bloquer le port et empêcher que les ennemis ne jetassent du secours dans la place. Sitôt que les Anglois et les Hollandois furent informés que le roi d'Espagne assiégeoit Barcelone, ils mirent en mer une flotte nombreuse et en donnèrent le commandement à l'amiral Leak. Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres, instruits que cette flotte avoit passé le détroit et étoit entrée dans la Méditerranée, résolurent de se tenir sur leurs gardes, afin de n'être pas surpris par une attaque imprévue. Ils firent revenir six vaisseaux de guerre qui croisoient à la hauteur de Majorque et de Minorque, postèrent près de leurs navires quatorze galères que le marquis de Roye leur avoit amenées de Marseille. Ils détachoient tous les jours des frégates légères pour aller à la découverte, afin d'être avertis quand la flotte ennemie approcheroit et de combien de vaisseaux

elle étoit composée. On leur annonça enfin qu'elle approchoit ; que le nombre des vaisseaux de guerre dont elle étoit composée montoit à quarante-huit, outre un nombre considérable de bâtimens de transport. Le comte de Toulouse et le maréchal de Cœuvres, n'ayant que trente vaisseaux de ligne, crurent qu'il seroit imprudent d'attendre les ennemis : ils levèrent l'ancre le huit mai, et retournèrent à Toulon. A peine étoient-ils partis, que les ennemis arrivèrent devant Barcelone, débarquèrent trois mille hommes de troupes réglées, avec un pareil nombre de soldats de la marine, quantité de munitions de guerre, de bombes et de boulets. Ce renfort, ayant été joint par l'armée de l'archiduc qui avoit passé l'hiver en Catalogne, le roi d'Espagne jugea à propos de lever le siége de Barcelone.

Depuis ce temps Louis XIV ne mit plus d'armée navale en mer, il se contenta de faire armer quelques escadres dont il donna le commandement à M. de Forbin, à M. du Guay-Trouin, à M. Bart, fils du célèbre Jean-Bart, qui ruinèrent le commerce

des Anglois et des Hollandois. On envoya des officiers généraux dans les provinces pour lever des milices, assembler les gardes-côtes, et les tenir en état de défense. M. le maréchal de Cœuvres alla dans le pays d'Aunis. Le maréchal d'Estrées, son père, étant mort peu de temps après, le roi donna toutes ses places à son fils, le nomma gouverneur de Nantes et du pays nantois, lieutenant-général de la Bretagne et vice-roi de l'Amérique. Il quitta alors le nom de maréchal de Cœuvres et prit celui de maréchal d'Estrées. Il établit si bien la discipline parmi les troupes qui étoient répandues dans les pays dont le roi lui avoit confié la garde, qu'on y fut aussi tranquille que si l'on eût été au milieu de la paix; et les ennemis, qui connoissoient sa valeur et sa capacité, n'osèrent tenter d'y faire une descente.

A la mort de Louis XIV, M. le duc d'Orléans nomma M. le maréchal d'Estrées président du conseil de marine, ministre d'état, et lui fit donner par Louis XV la propriété de l'île de Sainte-Lucie. Le ma-

réchal d'Estrées se trouva enfin revêtu d'un grand nombre de dignités et n'en avoit sollicité aucune ; son mérite faisoit plus pour lui que sa naissance même, quelque distinguée qu'elle fût.

Ses talens s'étendoient par-tout. Nous avons vu plus haut avec quelle adresse il amena le roi d'Espagne à appeler le duc d'Anjou à sa succession, et disposa les Espagnols à voir un fils de France monter sur le trône de leur nation. Voyons-le à présent calmer les esprits des habitans de la Bretagne pour ainsi dire disposés à la révolte. Cette province accablée de dettes et de malheurs, sembloit n'avoir plus de ressources que dans le désespoir. Le maréchal d'Estrées eut ordre de s'y joindre. Un autre général, moins prudent que lui, auroit cru réussir par les menaces, les châtimens rigoureux, et auroit achevé d'aigrir les esprits. Le maréchal d'Estrées fit assembler les chefs de la noblesse ; leur parla avec tant de douceur et de raison en même temps, qu'ils l'écoutèrent et se proposèrent de le prendre pour guide dans leur con-

duite : il reçut les principaux bourgeois avec bonté, calma leurs craintes ; leur assura que l'intention du roi étoit d'agir en père tendre qui sait pardonner et qui veut soulager ses peuples. Le calme fut bientôt rétabli. Le maréchal d'Estrées ne s'en tint pas là, il voulut effectuer ses promesses et soulager les habitans de la Bretagne dans leurs maux. Pour y réussir, il examina tous les détails de la précédente administration, soit dans la manière d'imposer les charges, soit dans la forme des recouvremens : il en découvrit les abus, les négligences, les infidélités, et proposa les moyens d'y remédier. On les adopta, et la province, libérée de tout ce qu'elle devoit, vit en peu de temps ses revenus augmenter d'un cinquième. Les peuples sont heureux lorsque les rois confient leur autorité à des hommes aussi sages et aussi prudens que le maréchal d'Estrées.

La supériorité des talens et l'étendue des connoissances de M. le maréchal d'Estrées trouvèrent un juste appréciateur dans Pierre-le-Grand, empereur de Russie. Lorsque ce

monarque forma le projet de parcourir l'Europe et de voir les nations les plus éclairées, pour porter à ses peuples les lumières dont ils avoient besoin, il mit sur ses tablettes le nom de tous les hommes de mérite avec lesquels il vouloit converser, et celui du maréchal d'Estrées étoit à la tête. Ce prince demanda à le voir en arrivant à Paris, et eut plusieurs entretiens avec lui. Le monarque sentit que le mérite de ce grand homme étoit encore au-dessus de ce que la renommée publioit : il voulut passer une journée entière avec lui à sa maison d'Issy, afin que, débarrassé des courtisans et des curieux, il pût le voir tout entier et profiter de l'étendue de ses lumières. Pierre-le-Grand revint d'Issy rempli d'estime pour le maréchal d'Estrées : il dit que dans un jour d'entretien avec ce seigneur françois, il en avoit plus appris que dans ses voyages, ses lectures et ses réflexions. Lorsqu'il quitta la France, il voulut le voir, l'embrassa et lui donna son portrait enrichi de diamans. Dès qu'il fut arrivé à St-Pétersbourg, il lui envoya les meilleurs livres

russes qu'il avoit fait imprimer dans ses états, avec les plans détaillés de son projet de la jonction des trois grands fleuves de la Russie, qui, se jetant l'un dans la mer Blanche, l'autre dans la mer Noire, et le troisième dans la mer Caspienne, ouvriroient le plus florissant commerce de l'univers dans un pays immense, et pour ainsi dire, oublié. Il lui envoya en outre le plan détaillé de la mer Caspienne dont on connoissoit à peine le nom en Europe. Ce grand monarque croyoit s'honorer lui-même par le commerce des lettres qu'il entretenoit avec un homme d'un mérite aussi rare.

On peut dire que M. le maréchal d'Estrées étoit né avec tous les talens : il parvint au grade éminent de maréchal de France par ses exploits sur mer ; il y seroit parvenu de même, s'il eût continué de servir sur terre. Ce grand homme appartenoit autant aux sciences et aux lettres qu'à l'héroïsme. S'il en eût fait son occupation, il seroit devenu un des savans du premier ordre. On trouva parmi les livres qui composoient sa bibliothèque, les prix qu'il avoit

remportés dans sa jeunesse par ses compositions en vers et en prose. Sa mémoire étoit prodigieuse : il récita un jour, pendant le cours de ses études, toute l'Enéïde de Virgile, et une autre fois Horace tout entier ; et, pendant les dernières années de sa vie, il plaçoit à propos des passages de ces deux célèbres poëtes, lorsqu'il se trouvoit avec les savans ; mais ils avoit en même temps trop de modestie pour faire parade d'une érudition fatigante et ennuyeuse.

Pendant le loisir forcé de la mer, il s'occupoit à lire les meilleurs auteurs. Ce fut là qu'il apprit, par règles, l'anglois, l'italien, l'espagnol et l'allemand, que le commerce de ces nations lui rendit ensuite aussi familiers que sa propre langue qu'il parloit avec grâce et éloquence. L'académie françoise crut se faire honneur à elle-même en l'admettant au nombre de ses membres, lorsque la mort lui enleva le cardinal d'Estrées son oncle.

M. le cardinal d'Estrées savoit l'histoire ancienne et moderne au point que tous les temps lui étoient présens. Il avoit une bi-

bliothèque supérieure en tout genre, à celles de tous les particuliers. Son goût pour les monumens lui avoit fait acquérir des statues, des bas-reliefs, des bustes, des pierres gravées, une suite nombreuse de médailles grecques, romaines, barbares, et jusqu'aux monnoies des peuples les plus éloignés. L'académie des belles-lettres le réclama comme un savant qui lui appartenoit.

L'académie des sciences voulut aussi avoir ce grand homme au nombre de ses membres, et il étoit véritablement digne de son choix par les plans dans tous les genres qu'il avoit eu soin de ramasser, par les cartes, les descriptions de ports, de côtes, et de différens pays. Il en avoit lui-même dessiné plusieurs et avoit rectifié les autres. Il avoit fait des calculs très-intéressans sur la sonde des mers, et donné des mémoires sur la navigation.

M. le maréchal d'Estrées, plus épuisé par les travaux que par l'âge, devint sujet à de fréquentes attaques de fièvres, à des foiblesses, des évanouissemens : enfin il y

succomba le 28 décembre 1737, âgé de soixante-dix-sept ans. Il avoit épousé en 1698, Lucie-Félicité de Noailles, fille du duc de Noailles, pair et maréchal de France; mais il n'eut point d'enfans avec elle, et cette illustre maison s'éteignit en lui. Louis XV, voulant faire revivre un nom si cher à la nation, le fit prendre à Louis-César le Tellier de Courtanvaux, mari de mademoiselle de Puisieux, mort en 1771, sous le nom de maréchal d'Estrées. Il étoit héritier de la maison d'Estrées, comme fils de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, sœur du vice-amiral dont on vient de lire la vie. Elle avoit épousé Michel-François le Tellier, fils aîné du marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'état.

FIN.





